MONTREAL AVRIL 1952

le FILM

DIX CENTS

Anne Jeffreys

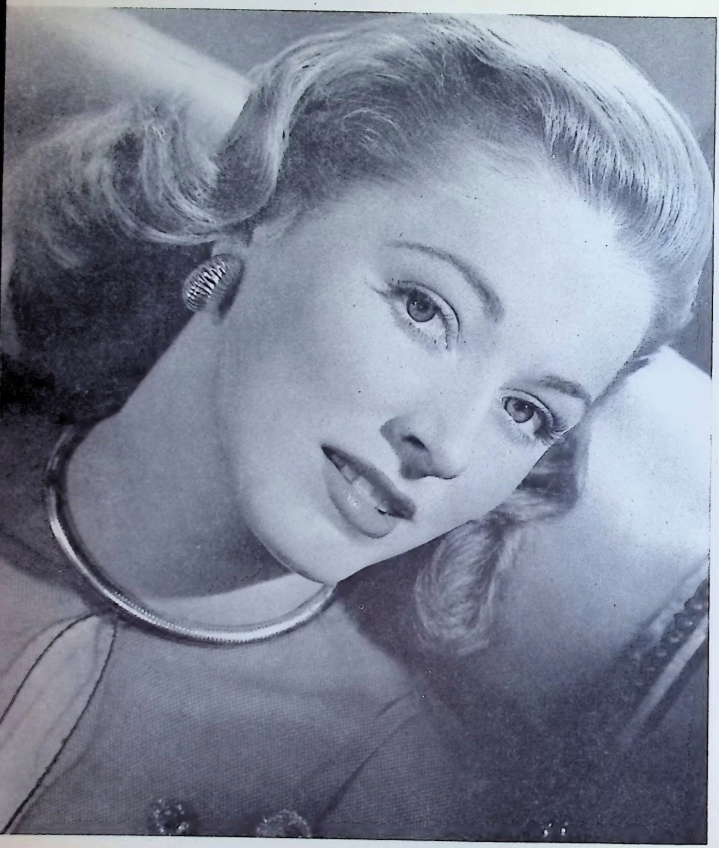
LA VEDETTE, AMIE DU SOLDAT, (Notre correspondante à Hollywood)

SCÉNARIO FRANÇAIS: JOURNAL D'UN CURE DE CAMPAGNE

PORTRAITS DE VEDETTES: VIVIEN LEIGH — NICOLE COURCEL

HOLLYWOOD VU DE PRÈS — ROMAN D'AMOUR — ARTICLES ILLUSTRÉS — POTINS

RADIO: COMMENT RADIO-CANADA RENSEIGNE LE MONDE — LES MOTS CROISÉS



Eleanor Parker

Le magazine PHOTOPLAY a récemment fait une enquête auprès des actrices afin de savoir quelles couleurs elles portaient le plus volontiers. Eleanor Parker, la vedette de SCARAMOUCHE, a des goûts éclectiques, puisque le jaune, le vert, le rouge, le blanc et le bleu lui plaisent également.

le FILM

MONTREAL,
AVRIL 1952
33e année No 9
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975-985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef :
THERESE FOURNIER

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
RAYMOND ROY

Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office at St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

Les distributeurs du film *Capitaine sans peur* fondent leur publicité sur un passage des *Mémoires* de Winston Churchill où le premier ministre déclare avoir lu, en pleine guerre, le roman *Capitaine Hornblower*, d'où est tiré le film. Il télégraphia son enthousiasme à un ami, en Egypte, et le télégramme éveilla les inquiétudes du service de la censure, qui crut que ce texte inattendu était chiffré.

•

Michael Redgrave, après son éclatant succès dans *Mourning Becomes Electra*, est retourné en Angleterre où il a continué sa brillante carrière. Le public montréalais l'a admiré dans *The Browning Version* où Michael avait le rôle ingrat d'un professeur incompris de ses élèves et surtout de sa femme, rôle qu'il a interprété avec compétence et délicatesse.

•

Les Films Ariane ont annoncé que, contrairement à certains bruits qui avaient couru, les prises de vues de *Fanfan-la-Tulipe*, interrompues par suite d'un accident survenu à deux des comédiens, ont été reprises et se poursuivent régulièrement. Nous ne doutons pas que ce nouveau film de Christian-Jaque, interprété par Gérard Philipe ne soit une parfaite réussite.

•

Samuel Goldwyn annonce que Renée Jeanmaire, célèbre ballerine française, remplacera Moira Shearer et partagera la vedette avec Danny Kaye dans la production en technicolor de Hans Christian Andersen.

Suzanne Holzman, la fille de Vivien Leigh, n'a que 17 ans, mais elle a déjà réalisé son vif désir de paraître à la scène. C'est à Londres qu'elle a fait ses débuts et le public a constaté que Suzanne avait hérité du talent et de la beauté de sa mère.

•

Fanfan-la-Tulipe sera un film de mouvement ! On verra le héros tenir tête à une bande de mauvais drôles, pourchasser sur les toits et le sabre à la main, son plus farouche ennemi, galoper au secours de sa Belle derrière le carrosse qui l'emporte et abattre en pleine course ses ravisseurs !... Ce vaillant *Fanfan-la-Tulipe*, c'est le héros passionné de *Diable au Corps*, le romantique Fabrice de *La Chartreuse de Parme*, c'est Gérard Philipe, aussi courageux qu'il est grand comédien.

•

Suzy Solidor, assistant à la présentation de modèles organisée par le journal *Mon Tricot*, et demandant des conseils pour les réaliser s'entendit répondre : « Un fil de laine, trois de patience, une pelote de bon goût et mettez-vous au travail ».

•

L'encan des biens de l'actrice Hedy Lamarr a attiré une plus grande foule qu'une « première ». Parmi les articles qui ont le plus intéressé le public, on remarquait une tête de lit incrustée de bijoux, ses joncs de mariage et les textes de ses films dont chacun était relié de cuir et contenait des annotations et des dessins.

HOMMAGE À FEU
M. FERDINAND POIRIER

propriétaire conjoint des magazines
LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

NOTRE maison a eu la douleur de perdre, aux derniers jours de mars, l'un de ses deux propriétaires, M. Ferdinand Poirier, décédé après une longue maladie, à l'âge de 63 ans. Né à Montréal, le 5 avril 1889, il avait fait ses études au Mont-Saint-Louis. A la mort de son père, fondateur des Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée, lui et son frère Georges, devinrent les seuls propriétaires de notre entreprise qui groupe aujourd'hui *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*. M. Ferdinand Poirier était avantageusement connu dans les milieux publicitaires du Canada et des Etats-Unis et il fut même l'un des tout premiers Canadiens-français à recevoir la Grande Médaille d'Argent de l'Association des Agences de Publicité du Canada. Sous son impulsion et conjointement avec son frère Georges, nos magazines prirent rapidement un essor considérable. Le ton et la présentation s'en modernisèrent et ils eurent vite fait d'atteindre et de dépasser les meilleurs périodiques du pays. M. Ferdinand Poirier, d'ailleurs, ne vivait que pour son entreprise, s'intéressant à tout, aussi bien à la rédaction qu'à la publicité, à l'administration qu'aux multiples opérations des ateliers. Aimé et respecté de son personnel, il pouvait compter et s'appuyer sur l'entière collaboration de chacun. De nature généreuse et sensible, il a toujours traité ses employés avec bienveillance et urbanité.

Sa mort laissera un grand vide dans notre maison, mais les magazines dont il fit la fortune perpétueront son souvenir.

LA DIRECTION

DE TOUT TEMPS LA GUERRE, ce fléau voulu par l'ambition humaine, cette rafale de haine rongeant les bases d'une société établie pour s'entraider au lieu de s'entretuer, a suscité, par ailleurs, des gestes de chevalerie dignes d'admiration. Aussi bien, la générosité de l'homme envers son frère ne fut-elle jamais démontrée de façon plus tangible qu'au cours des conflits qui ont meurtri le monde.

Il est naturel à l'homme de revendiquer des droits frustrés. Il est humain et raisonnable de vouloir rectifier les injustices faites à soi-même, à sa famille, ou à son pays.

Tout être normal porte en lui le sentiment de la pitié. C'est pourquoi est-il dans la nature de l'homme, de s'attendrir devant la souffrance des faibles, des opprimés, devant l'infortune, devant le blessé. Son premier mouvement, c'est de se porter à son secours. Cet élan est si normal, que les impitoyables sont regardés comme des brutes méprisables.

Mais, le sentiment ne suffirait pas, si l'action, tel l'exemple du bon Samaritain, ne devait l'accompagner. Cela s'appelle, en terme ordinaire, la Charité ou l'Amour du prochain. Ceci ressemble à un sermon, mais ce n'en est pas un. Ce ne sont que des observations de la vie courante aussi bien à Hollywood qu'ailleurs.

Par tout le monde, les admirables disciples de Florence Nightingale, les voiles blancs ou bleus surmontés de la Croix-Rouge continuent d'être aux avant-postes, de panser les blessures, de maintenir l'étincelle de vie sur le point de s'éteindre, et de rallumer l'espoir dans les coeurs.

Hollywood, ce point de mire du monde chercheur de "make believe", ce petit peuple dont une publicité à outrance enfle

Ci-dessus, Audrey Totter, Walter Pidgeon et Barbara Ruick, de retour à Hollywood après une randonnée de 2,000 milles.

LA VEDETTE, AMIE DU SOLDAT

par Louise Gilbert-Sauvage (Notre correspondante à Hollywood)

les malaises moraux, et dissèque les blessures intimes qu'il faudrait laisser dans l'ombre, possède aussi une espèce de Croix-Rouge. C'est celle du rire et de la chanson.

Ces ambulanciers de l'oubli momentané des armes les plus redoutables, ces infirmières dont le sourire et la jeunesse illuminent les vastes et pénibles salles des hôpitaux de l'arrière-front, n'arborent pas tous l'insigne du dévouement ; mais, il n'est pas trop exagéré de l'affirmer, je crois, ils ont droit, eux aussi à notre admiration. [*Lire la suite page* 34]

En page de gauche, de haut en bas, Ray Milland et un groupe d'artistes en Alaska. — Paul Douglas photographié avec un régiment américain en Corée. — Ci-dessous, de gauche à droite : Gary Cooper visite un hôpital militaire, non loin du front. — De jeunes artistes photographiées à l'issue d'une représentation. — Ci-dessus à droite, une entrevue radiophonique avec Bob Hope et Marilyn Maxwell.

Comment RADIO-CANADA

Radio-Canada est la Voix du Canada pris dans son entier. Elle a pour mission de le faire connaître à l'étranger (Service international), et constitue pour les Canadiens eux-mêmes un service d'utilité publique (Service national).

Les *nouvelles* sont devenues une part essentielle de la vie d'un monde pressé où les événements et les idées se bousculent. Radio-Canada n'a garde de l'oublier. D'où deux services de nouvelles : l'un *International*, l'autre *National*. Les quartiers-généraux du Service international sont à Montréal ; il diffuse dans une quinzaine de langues outre-mer et jusque derrière le Rideau de Fer. Toronto reste pour le moment le centre du Service national des nouvelles, de façon à desservir les dix provinces par l'entremise des deux grands réseaux anglais Trans-Canada et Dominion. Le réseau français, destiné à la province de Québec, à une partie des Maritimes, et aux secteurs bilingues de l'Ontario (et plus tard de l'Ouest), a son point de départ à Montréal.

Chacune des salles de dépêches est alimentée par ce qu'il y a de plus complet au pays comme sources de nouvelles. Radio-Canada ne reçoit pas les services condensés à l'intention de la radio, mais les services élaborés fournis aux plus grands journaux : soit les trois circuits de la Presse Canadienne (y compris Reuters et Associated Press), British United Press, l'Agence France-Presse et la Météo de Dorval. Les sources sont donc de première main.

De cette avalanche quotidienne de dépêches, qui atteint souvent à 250,000 mots, les rédacteurs de Radio-Canada tirent environ 8,000 mots de bulletins anglais et 8,000 de bulletins français.

Au Service national à Montréal on prépare des bulletins anglais de portée locale pour CBM. On y prépare aussi et surtout des bulletins entendus à la fois sur une vingtaine de postes du réseau français (soit les trois postes de Radio-Canada à Montréal, Québec et Chicoutimi, et 17 postes affiliés). Le caractère collectif de ce radio-journal l'oblige à une « moyenne », à un dénominateur commun. Il reste aux postes privés à se prévaloir davantage de la couleur locale.

Les bulletins, parfois entrecoupés eux-mêmes d'entrevues directes, se complètent tous les jours d'une illustration sonore connue sous le nom de Revue de l'Actualité, qui met l'auditeur en contact vivant avec les personnages et les événements d'un bout à l'autre du monde.

Conçues strictement comme Service d'utilité publique, les nouvelles de Radio-Canada se gardent de publicité ou de commentaires déguisés. Pas de commanditaires. Pas d'avis particuliers, de convocations, d'annonces sous une forme ou sous une autre. Pas de nouvelles acceptées au téléphone, moyennant

De haut en bas : aspect de la salle de rédaction du Service national des nouvelles. Le coin des rédacteurs anglais qui rédigent les bulletins de nouvelles du poste CBM. De gauche à droite : MM. Roger Parkes, commis, Harry Shane et Laurence Duffey, rédacteurs. — Ici, ce sont les rédacteurs de langue française. Ces deux services rédigent chaque jour quelque 15,000 mots de nouvelles. Les trois rédacteurs français sont, de gauche à droite : MM. Pierre-Marcel Claude, Salluste Duval-LeMyre et Joseph Beauregard. — Les nouvelles fournies par les principales agences de presse sont transmises par télétypes. On voit ici la salle de télétypes du Service national des nouvelles et les sept téléscripteurs qui l'alimentent. A droite, M. Roger Bourbonnais, premier rédacteur au Service national des nouvelles. A gauche, M. Luc Piamondon, un des commis chargés de dépouiller les téléscripteurs.

renseigne le monde entier

prime ou autrement, à moins d'une confirmation irréfutable. Sélection rigoureuse parmi les communiqués. Tout est basé sur des pièces justificatives ; les sources écrites sont conservées avec soin. Rien n'est utilisé tel quel ; tout est récrit.

C'est un travail que l'on ne saurait confier qu'à des rédacteurs d'expérience et de jugement. L'objectivité est de rigueur partout, à plus forte raison l'impartialité dans les nouvelles politiques. Radio-Canada n'est comptable de son rôle, une fois l'an, qu'à un comité parlementaire où tous les partis sont représentés. Hors cela, c'est l'autonomie parfaite. Mais, comme voix du Canada intégral, et non pas de telle région ou de telle entreprise, la Société veille à ce que rien d'humain ne lui soit étranger. Elle tient compte, toutefois, des aspirations communes et de la hiérarchie des valeurs, et vise avant tout à la mesure dans l'essentiel. Elle s'écarte de propos délibéré du sensationnel dans l'accessoire. On ne voudrait pas qu'il en fût autrement dans un service de portée nationale.

Le Service international des nouvelles

Le Service international, inauguré en 1945, diffuse aujourd'hui en une quinzaine de langues, à plus de 50 pays.

Ses studios, son personnel et son administration sont établis à Montréal, dans l'immeuble Radio-Canada.

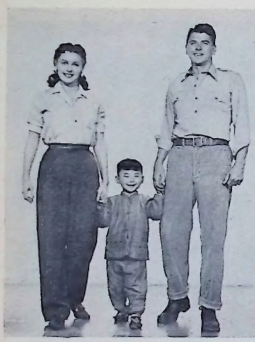
Par plus de 600 milles de fil, les émissions du Service international sont transmises aux deux émetteurs de 50,000 watts (sur 15 fréquences) de Sackville au Nouveau-Brunswick. De tous ceux de l'Amérique, ces émetteurs sont ceux qui sont le mieux entendus en Europe.

Le Service des nouvelles du Service international a toujours occupé un premier plan dans les préoccupations de ses directeurs.

Les bulletins de nouvelles sont rédigés exclusivement en anglais par une équipe de six rédacteurs et diffusés tels quels au Royaume-Uni, en Europe et en Amérique latine. Des copies de ces bulletins sont remises aux diverses stations, qui procèdent à un nouveau triage et font la traduction, pour l'Europe, en français, hollandais, allemand, tchèque, russe, italien, suédois, norvégien et danois, et pour l'Amérique latine, en espagnol et en portugais. Le Service français fait cependant exception. Il possède en propre deux rédacteurs qui rédigent les bulletins directement en français.

Le Service international des nouvelles reçoit ses informations des grandes agences de presse comme la Canadian Press, Reuters, United Press, l'agence France-Presse et leurs services affiliés. De plus, le Service international des nouvelles est relié par fil direct au quartier général des Nations-Unies.

De haut en bas : aspect de la salle de rédaction du Service international des nouvelles. Les rédacteurs qui y sont employés rédigent toutes leurs nouvelles en anglais. Leurs bulletins sont ensuite envoyés aux 14 sections du Service international où ils sont traduits dans la langue de chaque édition. Les rédacteurs au travail sont M. Percival Tallman, à gauche, et M. Patrick Waddington. — Voici le chef du Service international des nouvelles, M. Paul Barette, alors que le directeur général du Service international, M. Jean Désy, lui rendait visite. M. Désy est accompagné de M. C. R. Delafield, surintendant du Service international de Radio-Canada. — Le chef du Service national des nouvelles, M. Ephrem-Réginald Bertrand, à gauche, est venu prêter main-forte à M. Jacques Guay, adjoint du réalisateur de La Revue de l'Actualité. M. Lucien Côté, réalisateur de cette émission n'apparaît pas sur la photo.



HOLLYWOOD VU DE PRÈS

Suzanne Cloutier

est un exemple bien tangible de la jeune aspirante-actrice qui, une fois à Hollywood, s'aperçoit que pour y réussir il faudra avancer à petits pas. Dès lors, Suzanne, que la chance vraisemblablement favorise, et qui ne veut, à aucun prix, laisser passer l'opportunité lorsqu'elle se présente, part pour la France, avec un *producer* qui, enthousiasmé par son talent, lui prédit le plus bel avenir pourvu qu'elle travaille très ardument. C'est en France qu'elle fit cet apprentissage. Ce ne fut pas long. Avec beaucoup d'énergie, de persévérance et de foi en sa bonne étoile, vous le savez, Suzanne a remporté déjà plusieurs beaux succès. C'est alors que de Hollywood lui viennent les offres les plus alléchantes. Suzanne Cloutier, qui a accepté de venir, moyennant un contrat à long terme, tourner des films à Hollywood, est aux studios Paramount depuis le 4 février. Au cours des quelques années qu'elle vient de passer en Europe, elle s'est couverte de lauriers en France, en Angleterre et en Italie. Elle débutera ici aux côtés de Alan Ladd dans *Persian Gulf*. Tous nos voeux de succès accompagnent cette compatriote.

A toute épreuve

Katharine Hepburn n'y va pas à moitié, lorsqu'il s'agit de se préparer à tourner un nouveau film. Cette fois, afin d'être à la hauteur de son prochain film, elle prend des leçons de Pinky Woods, l'étoile des lanceurs des « Hollywood Stars ». Lorsque vous la verrez dans *Pat and Mike*, où elle interprète le rôle d'une femme-DiMaggio, ne vous étonnez pas de son étonnante habileté.

Joan Crawford et l'éducation de ses enfants

Chacun sait que Joan Crawford est la mère adoptive de quatre enfants qu'elle entoure de soins tout à fait maternels. « Je voudrais », me dit-elle un jour, « en faire des citoyens accomplis ». Pour y parvenir elle ne recule devant aucun sacrifice. Il s'en trouvera, parmi les parents plutôt mous, pour trouver sa méthode un peu austère. Moi pas... Chaque dimanche, elle a l'habitude de consacrer une couple d'heures l'après-midi à écouter et à discuter les problèmes surgis la semaine précédente dans l'existence de son aînée : Christina. Maintenant, m'apprend-elle, il est temps que j'en accorde autant, le matin du même jour, pour les problèmes de Christopher. C'est avec le raisonnement, et un point de vue au niveau de ses enfants que Joan discute des erreurs, projets, ambitions, déveines, etc. de ses deux aînés. Qui dira que c'est du temps perdu ?...

Admirateur intempestif

En ce qui la concerne personnellement, Joan Crawford se trouve actuellement en face d'un problème. Il s'agit des attentions d'un mystérieux admirateur. « J'apprécie son geste généreux », avoue-t-elle, « mais je désirerais qu'il le limitât entre 9 a.m. à 9 p.m. au lieu du contraire, comme il en a décidé. L'actrice de *This Woman Is Dangerous* commence à être rassasiée de recevoir des bonbons et des fleurs à toutes les heures de la nuit, sans compter les téléphones nocturnes. Va encore pour les derniers, car Joan en a pris son parti et décroche l'appareil avant de s'endormir. Il s'agit toujours, d'ailleurs, du même personnage, car il signe ses envois, ses télégrammes, etc. Quant aux bonbons et fleurs, c'est à l'hôpital des enfants qu'elle les expédie.

De haut en bas : Katharine Hepburn, que nous verrons bientôt dans *Pat and Mike* interpréter un rôle d'un genre tout nouveau. — Danny Chang, un petit Chinois de quatre ans, photographié avec Rhonda Fleming et Ronald Regan. — Arthur Kennedy et Peggy Dow dans une scène du film, *Bright Victory*. Kennedy y personnifie un aveugle.

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Les voleurs de scènes

Les enfants, tout comme les animaux, sont, au cinéma, des voleurs de scènes incorrigibles. La raison principale, c'est qu'ils jouent le plus naturellement du monde, et qu'ils ne se rendent pas compte du larcin. Il y a dix-sept ans, Shirley Temple se trouvait dans un film ayant pour titre *Little Miss Marker*. Elle y vola plusieurs scènes et devint étoile du jour au lendemain, position qu'elle maintint pendant un bon nombre d'années. Dans un des films de Shirley, une fillette espiègle fit si bien dans son petit rôle, se servant de ses deux mains pour en faire sortir le bruit d'une décharge d'arme à feu, qu'elle aussi devint étoile de première grandeur. Son nom était Jane Withers. Un garçonnet inconnu, dans *David Copperfield*, Freddie Bartholemew fut sacré favori de l'écran. Jackie Cooper prit le titre de « Skippie » et fit le saut qui consacre une jeune vedette. Un bébé vagissant à travers les scènes de *Bedtime Story* de Maurice Chevalier, ému tout le pays, et les cinéphiles connurent Baby LeRoy. En ce moment, aux studios Paramount, il est un petit chinois de quatre ans : Danny Chang. Il joue dans *Hong-Kong* aux côtés de Rhonda Fleming et Ronald Reagan. Regardez-le monter au firmament des étoiles, c'est un véritable voleur de scènes. Sa seule ambition c'est d'être dans un western, aux côtés de son ami Hopalong Cassidy, ou encore de Roy Rogers ou Gene Autry. Il y viendra...

Parmi les meilleurs

Lorsque paraîtront ces notes, la plupart des récompenses décernées chaque année par les associations de Presse Etrangère, les divers magazines américains, et l'Académie des Arts et Sciences cinématographiques seront du passé, sans doute. Voici les films qui, me semble-t-il, se partageront les suffrages : *Quo Vadis*, M.G.M. — *The Blue Veil*, R.K.O. — *An American in Paris* — *Bright Victory* — *I Was a Communist for the F.B.I.* — *Death of a Salesman* — *The African Queen* — *I Will See You in My Dreams, A Place in the Sun* — *The Great Caruso* — *Decision Before Dawn* — *The River*.

Ici et là, dans les studios

Frank McCarthy co-producer-directeur avec Anatol Litvak dans *Decision Before Dawn*, vient d'être nommé au département de l'Etat en qualité de « conseiller ». Ce qui n'empêchera pas complètement ses activités de *producer* dans deux films importants à venir, à 20th Century Fox : *Single Handed* et *Assignment in Stockholm*. — Kirk Douglas et le directeur Howard Hawks sont en pourparlers pour *The Left Hand of God*, ou *The Shadow*. — Après *The Greatest Show on Earth*, Cecil B. DeMille projette un autre grand film *Helen of Troy*. Florence Marly sera l'héroïne du film que tournera son mari, Pierre Chenal, en Amérique du Sud.

De haut en bas : Kirk Douglas, la remarquable vedette de *The Glass Menagerie*, est aussi un infatigable voyageur et linguiste averti. — Cecil B. De Mille discutant une scène de cirque avec Betty Hutton. Celle-ci en profite pour prendre un peu de repos. — Joan Crawford, que nous verrons bientôt dans *This Woman is Dangerous*, est une mère adoptive dévouée et compréhensive.

PÂQUES CHANTE PARTOUT

Pour un chic dîner au restaurant,
voici un canotier d'allure très luxueuse.
Il est de paille rose Gogi, une teinte très douce
que met en valeur la bande brillante
faite de pierreries iridescentes.
(John Frederics)

Un ensemble élégant pour la fête du printemps :
une robe de taffetas pure soie marine
à motifs de fleurs blanches à encolure découpée
et large jupe circulaire bâtie sur tulle.
Le même tissu sert à doubler le manteau de
coupe princesse fait de fin lainage
marine. (Parnis-Livingston, N.Y.D.I.)

ACTEURS DE PÈRE EN FILS

par CECILE LEMIEUX

Le talent n'est pas toujours héréditaire et l'on connaît bien des parents qui ont déploré amèrement les dissemblances d'aptitudes et de goûts qui les séparaient de leurs rejetons.

Il y a fort heureusement de glorieuses exceptions, dont la plus fameuse est celle de la famille Drew-Barrymore qui, depuis quatre générations, occupe une place importante dans le monde du théâtre et du cinéma, et cela pour la plus grande joie d'un public enthousiaste.

Sans vouloir manquer de respect à la *Royal Family of Broadway*, disons que les animaux, eux aussi, ont parfois raison d'être fiers de leurs descendants.

Ainsi, il n'est pas nécessaire d'être un assidu des champs de courses américains pour savoir que le célèbre Man of War compte dans sa descendance des gagnants comme War Admiral, Whirlaway et surtout Seabiscuit auquel on a élevé une statue et dont le cinéma a perpétué le souvenir dans *The Story of Seabiscuit*.

Le même phénomène se constate chez les chiens. Strongheart et Lady Julia sont les ancêtres d'une glorieuse lignée qui s'est illustrée dans l'histoire du cinéma.

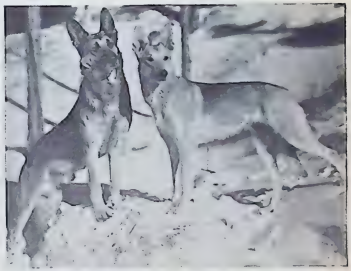
Smokey, fils de Strongheart et de Lady Julia, fit ses débuts à l'écran dans *Renfrew of The Royal Mounted*.

De 1921 à 1924, Strongheart a joué dans des films d'aventures comme *The Silent Call*, *Brawn of the North* et incarné *White Fangs*, le célèbre chien-loup dont Jack London a raconté les exploits.

Smokey, fils de Strongheart et de Lady Julia, a joué dans *Renfrew of the Royal Mounted* et plusieurs autres films. Il avait été entraîné par Frank Barnes à devenir un chien d'attaque capable de feindre le combat sans être blessé.

Gray Shadow, fils du précédent, fut vedette à son tour dans *Wolf Call* et *Sign of the Wolf*.

Mais c'est Flame, enregistré sous le nom de Golden Boy et demi-frère de Gray Shadow, qui jouit actuellement de la plus grande popularité. Après avoir tenu le principal rôle dans *Rusty, My Pal, Northwest Stampede*, on peut le voir maintenant aux côtés de Dick Powell et de Peggy Dow dans l'étrange film, *You Never Can Tell*.



Ci-dessus, Strongheart et Lady Julia, chiens de berger allemands, ancêtres d'une famille d'artistes. — Ci-contre, Dick Powell et Flame. Le chien est la véritable vedette de *You Never Can Tell*.

UNE GRANDE VEDETTE ANGLAISE

VIVIEN LEIGH

C'est assurément dans le domaine du théâtre et du cinéma que se manifeste le mieux, dans le Londres d'après-guerre, la renaissance artistique. La dernière manifestation de cette renaissance fut l'ouverture du *Mermaid*. Ce nom est celui d'une taverne célèbre au XVIe siècle, taverne depuis longtemps disparue, proche alors du théâtre du *Globe* de Shakespeare.

Le but du *Mermaid*, aujourd'hui, est de faire renaître le vieux théâtre anglais avec les spectateurs groupés autour de la scène, sur trois de ses côtés. En fait, il nous donne l'image de la scène anglaise telle qu'elle était avant que Cromwell ordonnât la destruction de tous les théâtres. Ceux-ci ne furent jamais reconstruits dans leur forme primitive car lorsque Charles II monta sur le trône après son long exil en France, il introduisit la conception de la scène française : une scène encadrée comme un tableau sur laquelle les acteurs sont séparés des spectateurs par l'orchestre et la rampe.

Cependant, ce n'est pas au *Mermaid* mais à *The Old Vic* qu'il faut se rendre pour voir le couple d'artistes le plus justement célèbre de l'Angleterre : sir Laurence Olivier et Vivien Leigh.

Nous avons déjà parlé assez longuement de Laurence Olivier à propos de la mise à l'écran de quelques pièces de Shakespeare. Arrêtons-nous cette fois à Vivien Leigh dont le récent film est, comme chacun sait, *A Streetcar Named Desire*.

Vivien Mary Hartley est née à Darjeeling, dans le Bengale, et c'est là qu'elle passa sa petite enfance. Après la première guerre mondiale, ses parents vinrent en Angleterre et mirent leur fillette en pension chez les Dames du Sacré-Coeur, à leur couvent de Rochampton où elle demeura sept ans. Elle accompagna ensuite ses parents dans leurs voyages. Elle alla donc à Dinard, à Biarritz, à Paris où elle apprit le français et acquit un excellent accent. Elle suivit des cours d'italien dans un couvent de San-Remo. A Paris, elle étudia la diction et le maintien. Enfin, elle acheva ses études en Bavière où elle perfectionna son allemand et s'adonna au ski.

Elle adopta le pseudonyme de Vivien Leigh alors qu'elle jouait un petit rôle

VIVIEN LEIGH, une artiste de la scène et de l'écran, et l'épouse de sir Laurence Olivier.

dans une comédie filmée, aux côtés de Gracie Fields. Quelques mois plus tard, l'artiste faisait un sensationnel début au théâtre dans *The Mask of Virtue*. Désormais, Vivien Leigh était lancée et Korda s'empressait de lui offrir un contrat de cinq ans que d'ailleurs elle refusa parce qu'elle n'aimait pas à se sentir liée. Elle continua donc sa carrière théâtrale, partagée entre les pièces de Shakespeare et le répertoire moderne.

Ce n'est qu'en 1936 qu'elle revint au cinéma pour y jouer un rôle de dame d'honneur dans *Fire Over England* et qu'elle eut, pour la première fois, Laurence Olivier comme partenaire. Une association qui dure toujours, soit à la scène, soit à l'écran, et qui a été scellée par le mariage.

Le plus grand succès de Vivien Leigh, étoile de cinéma, fut son interprétation de Scarlett O'Hara dans *Gone With the Wind*, un rôle qu'elle a en quelque sorte repris pour le renouveler dans *A Street Car Named Desire*.

Outre le théâtre shakespearien, Vivien Leigh a joué des pièces de Shaw, de Thornton Wilder, de Tennessee Williams et de plusieurs autres dramaturges contemporains. L'hiver dernier, elle faisait applaudir par le public de Londres, très exigeant en fait de théâtre, une version anglaise de l'*Antigone* de Jean Anouilh.

UNE JEUNE VEDETTE FRANÇAISE

NICOLE COURCEL

Elle est toute jeune. Elle n'a pas dix-huit ans. Toute blonde. Toute fine. Fille d'un journaliste, elle a choisi comme synonyme cinématographique la moitié de son premier grand rôle, puisqu'elle joue dans *« Rendez-Vous de Juillet »*, Christine Courcel.

Elle aussi, comme tant d'autres, sort du cours de René Simon. Mais déjà son métier a pu s'affermir par l'inimitable école du théâtre. Elle a joué aux Variétés une pièce de Nivoix ; elle y a même repris le rôle de Suzet Maïs.

Jacques Becker l'ayant remarquée, la convoqua, la fit auditionner et la laissa de longs mois sans nouvelles. Elle apprit par la presse que *Rendez-Vous de Juillet* allait commencer, et déjà avait accepté sa déception, lorsqu'une nouvelle convocation arriva, encore, essais et engagements la veille du premier tour de manivelle.

Dans *Rendez-Vous de Juillet*, Nicole interprète une jeune comédienne ambitieuse, un petit peu prête à tout, d'autant plus qu'elle n'a pas de talent... Heureusement qu'elle n'est pas superstitieuse. C'est là une affirmation peut-être un peu osée, car réflexion faite, Nicole ne se sépare guère de son fétiche : un petit chien de peluche blanche.

Après *Rendez-Vous de Juillet*, Nicole a tourné aux côtés de Jean Gabin, dans *La Marie du Port*, le nouveau film de Marcel Carné, où elle tient un rôle difficile, tout en nuances.

Nicole Courcel a des tas de projets ! *« La Marie du Port »* va-t-elle traverser l'Atlantique ? On en parle. Elle a fait un essai et on lui propose un contrat ! Nicole se laissera peut-être tenter par le voyage d'Hollywood, mais à condition de pouvoir revenir en France, même pendant la durée de l'engagement...

Destinée hors classe, pensera-t-on ? Sans doute, mais la présence du petit chien de peluche blanche n'aurait pu tout faire, sans un talent certain et une personnalité très forte, affirmée dès ses débuts.

Ci-dessus, NICOLE COURCEL écoute, avec un peu de mélancolie, des disques rapportés du Brésil. — Ci-dessous, de gauche à droite : préparation d'une salade dans un joli plat, souvenir d'un séjour à Oslo. Rien de mieux que le canotage pour rester en bonne forme.

LE JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

D'après le roman de GEORGES BERNANOS

UN jeune abbé, frais émoulu du séminaire, vient prendre possession de sa cure à Ambricourt, un modeste village du Pas-de-Calais. La paroisse est pauvre, le presbytère sans confort. Les paroissiens ? Des paysans, quelques commerçants, les châtelains ; le Comte, la Comtesse, leur fille Chantal, et Mlle Louise, l'Institutrice.

N'ayant pas assez d'argent pour prendre une femme de ménage, le nouveau curé d'Ambricourt s'occupera seul de son intérieur et de sa cuisine. Au reste, il est plus soucieux de sa paroisse, de son ministère que de sa façon de vivre ! Et cependant « tu n'as guère bonne mine mon petit » lui a déjà dit son collègue, le curé de Torcy. Le curé de Torcy est un homme solide et qui sait lutter, et s'il « houspille » parfois un peu durement le jeune abbé, celui n'en devine pas moins l'amitié qui les unit.

A la paroisse, il ne semble pas que l'on porte au nouveau prêtre une sympathie bien grande. La mort d'une vieille paysanne a été le prétexte d'une discussion pénible avec le veuf, à cause du tarif des obsèques. Au catéchisme, les petites filles malicieuses se gaussent de lui, l'une d'elles surtout qui semblait la meilleure élève, la petite Séraphita se montre parfois d'une étrange hardiesse...

Par mademoiselle Louise, l'institutrice du château qui vient régulièrement aux offices, le curé d'Ambricourt a eu quelques détails sur la famille du Comte. Depuis la mort d'un premier fils, la comtesse vit dans son chagrin. Sa fille Chantal est une nature orgueilleuse qui semble prendre plaisir à humilier Mlle Louise. Le Comte ? Le curé d'Ambricourt compte sur son appui pour l'aider à monter une société sportive, animer un peu la paroisse... Mais après avoir été déjeuner au château, le jeune prêtre a compris que cette vieille demeure était pleine de secrets. La comtesse a perdu la foi et semble tenir Dieu pour responsable de son malheur. Et si Chantal vit dans la haine c'est parce qu'elle sait qu'il est épris de l'institutrice. La haine a faussé les sentiments de cette âme jeune. Chantal n'a plus qu'un désir : chasser cette femme, se venger, faire le mal pour le mal...

Autour du jeune prêtre d'Ambricourt, il n'y a que rancoeurs, désespoir, orgueil... et nulle trace pour le pardon, ni pour l'amour. Lui-même est-il donc si faible, si maladroit qu'il ne peut apporter aucune paix à ces souffrances, ramener vers Dieu ces âmes égarées ?

Dans ce corps malade (il se sent de plus en plus faible, saisi par d'étranges malaises qu'il attribue à l'estomac) il n'a pas assez de force pour combattre la boue du mon-

[*Lire la suite page* 32]

Ci-contre, Robert Bresson et Jacques Becker pendant les prises de vues du film : *Journal d'un Curé de campagne.*

Ci-contre à droite, de haut en bas, Claude Laydu (le Curé) et Jacques Riveyre (le Comte). Claude Laydu dans *Journal d'un Curé de campagne.*

BARBARA STANWYCK que l'on verra bientôt dans *The Man with a Cloak*, un film qui s'ajoutera sans doute à sa longue liste de succès.

CANADA SEULEMENT

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE

OFFRE SPÉCIALE — 2 MAGAZINES POUR $5.

Ci-inclus $5.00 pour un an d'abonnement aux deux magazines — LE SAMEDI et LA REVUE POPULAIRE.

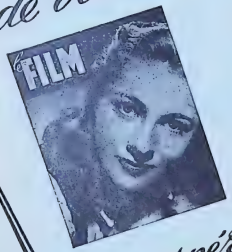
Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

Voici la fin de votre abonnement



TARIF D'ABONNEMENT

LE FILM

CANADA et ETATS-UNIS

1 an $1.00

2 ans 1.50

Nous espérons que vous le renouvellerez

Si vous l'avez déjà renouvelé, ignorez cet avis. — Merci !

CI-INCLUS ..... POUR ..... MOIS D'ABONNEMENT

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

CANADA SEULEMENT

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

OFFRE SPÉCIALE—3 MAGAZINES POUR $5.50

Ci-inclus $5.50 pour un an d'abonnement aux trois magazines — LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

LA RONDE DES LAINAGES

BARBARA

LA RONDE DES LAINAGES

Si les tissus quadrillés, à petits ou grands carreaux, connaissent une popularité grandissante, les tartans aux tons adoucis n'en continuent pas moins de mériter la faveur des élégantes. Voici un costume dont la jaquette porte ceinture et deux poches boutonnées. La jupe est à larges plis cousus et taillée en diagonale.

(Davidow's, N.Y.D.I.)

Ce manteau de coupe ajustée est de fin tweed marine et rose. Son boutonnage est original et ses larges revers sont ornés de crans. Des poches arrondies soulignent les hanches tandis que la doublure de taffetas marine met en valeur l'ampleur bien répartie de la jupe.

(Monte-Sano and Pruzan, N.Y.D.I.)

Dessin de JEAN MILLET

Notre roman d'amour

SACRIFICE D'AMOUR

par ROGER DELVART

Avec une affectueuse sollicitude, le docteur Delcroix accompagna Marcelle jusqu'au seuil de la porte.

— Allez, mon enfant, vous avez tellement besoin de repos.

La jeune fille tourna vers le vieux médecin ses yeux noyés de larmes, aux paupières rougies par de nombreuses nuits d'insomnies.

— Docteur, je voudrais être là...

Des sanglots étouffèrent sa voix et interrompirent la phrase commencée.

— N'ayez crainte : Mélanie va veiller à votre place et moi-même je ne quitterai pas la malade (qui peut subir une nouvelle crise d'étouffement).

— Vous voyez bien, Docteur, ma présence est indispensable.

— Mais non, je vous appellerai à la moindre alerte.

Il dut lui faire une douce violence pour l'arracher au cadre de la porte, auquel elle s'attachait désespérément.

— Allez vous étendre sur votre lit, ne serait-ce que durant une heure, cela vous rendra un peu des forces que vous avez prodiguées et dont vous allez avoir grand besoin encore.

Le battant se referma et Marcelle entendit le bruit du verrou que le docteur venait de pousser.

Un instant elle demeura immobile. Un brouillard passait devant ses yeux et elle se demandait si ses jambes la porteraient jusqu'au premier étage où se trouvait sa chambre.

A ses oreilles, un bourdonnement de voix humaines parvenait à travers la portière de velours dont les plis environnaient encore sa détresse. Ce bruit lui rappela que dans la pièce qui précédait celle où se trouvait la malade, étaient réunis les parents, accourus afin de recevoir le dernier soupir de l'agonisante et se partager son héritage.

— Marraine ! Ma pauvre marraine ! sanglota la jeune fille, toute à son chagrin profond. Pourtant, une phrase frappa son oreille. C'était Armande Duverger, la soeur cadette de Mme de Fontages, qui parlait :

— Evidemment, cette petite joue bien son rôle ! Depuis qu'Alberte l'a recueillie, elle a dû faire des pieds et des mains pour accaparer sa fortune ; mais Didier, mon fils, est son filleul aussi, et, de plus, son neveu, tandis que la jeune personne ne lui est pour ainsi dire rien !

— Au point de vue légal, un testament fait en faveur de Mlle Hartelier serait nul et sans valeur.

— C'est votre avis, cher monsieur Runier ?

— Evidemment. Quant à moi — je veux dire : à ma femme — ses droits ne peuvent être contestés. Elle était la soeur de Christian de Fontages, le mari de la défunte.

— Oh ! papa, s'exclama sur un ton un peu choqué Adrienne Runier, l'unique en-

fant du couple, notre pauvre tante est encore de ce monde et, ce matin, le docteur ne désespérait pas d'avoir raison de cette terrible crise.

— Oui, mais il y a un quart d'heure, je l'ai interrogé d'homme à homme et son pronostic a été beaucoup plus pessimiste : elle ne passera pas la nuit.

— Dans ce cas, fit observer Mme Runier, qui jusqu'alors avait gardé le plus complet silence, notre devoir serait de nous rendre à son chevet.

— Laissez, laissez, ma bonne amie, le docteur nous préviendra à temps. L'atmosphère d'une chambre de malade est si malsaine et ces pauvres enfants sont bien jeunes pour supporter des émotions prolongées !

Du geste, elle désignait son fils, silencieusement assis auprès de la jeune fille, mais dont le regard fixe et l'air absent disaient assez combien il était peu à la conversation.

— Je me résume, reprit M. Runier : si le legs attribué à la petite est raisonnable, je suis d'avis d'en passer par là.

— Voir déshériter son enfant au profit d'une intrigante ! gémit Armande Duverger.

Brusquement, comme si ce mot l'avait arraché à sa torpeur, Didier se dressa. Ses deux poings fermés s'abattirent sur le bois ciré de la table. On sentait qu'il faisait des efforts violents pour refréner sa colère.

— Marcelle n'est pas une intrigante ! Elle n'a jamais fait quoi que ce soit pour obtenir une faveur de notre tante ; mais si celle-ci lui léguait toute sa fortune, je dirais qu'elle a eu raison et que c'est la juste récompense de son dévouement !

— Dévouement intéressé, je le répète.

— Non ! cent fois non ! Vous parlez d'une enfant que vous ne connaissez pas !

— Et vous, mon jeune ami, vous la connaissez intimement.

Sans relever l'insinuation qui voulait être insultante, le jeune homme allait chaleureusement prendre la défense de celle qu'on attaquait, mais il avait à peine prononcé un mot que le bruit d'une porte brusquement ouverte l'arrêta.

CHAPITRE II

La portière à laquelle personne n'avait prêté attention se souleva, en même temps que jaillissait une exclamation de surprise :

— Comment, vous êtes demeurée là, ma pauvre petite ?

Un bras passé autour des épaules de la jeune fille, le docteur Delcroix s'avançait vers le groupe interdit des parents :

— Elle est très mal, dit-il simplement, sachant qu'en vers ceux-là il n'avait aucun ménagement à prendre, et, toujours soutenant Marcelle Hartelier, dont le petit visage était devenu d'une pâleur extrême, il regagna la chambre de la malade, tandis que, d'un regard inquiet, les autres se regardaient, se demandant si la jeune fille avait pu surprendre leur conversation et se trouver ainsi avertie de leurs projets sordides.

Dans le grand lit qu'éclairait faiblement une lampe de chevet, Alberte de Fontages semblait déjà avoir quitté la vie tant était immobile son visage creusé, et faible le souffle qui s'exhalait de ses lèvres.

De son pas muet, un pas habitué depuis longtemps à fouler sans bruit le parquet de la chambre où, durant des mois, un mal inexorable avait immobilisé la pauvre femme, la jeune fille, sans même un regard au groupe inquiet qui la suivait de loin, s'était approchée du chevet.

Sur une chaise basse, la servante Mélanie demeurait prostrée. Ses lèvres tremblantes balbutiaient une prière sans cesse recommencée et, de minute en minute, elle essuyait ses joues ruisselantes de larmes.

Marcelle se pencha. D'un geste très doux, la jeune fille avait posé sa main sur le front moite de l'agonisante et celle-ci, qui depuis le matin ne reconnaissait plus personne, souleva lentement les paupières. A la stupéfaction de tous, elle se mit à parler d'une voix très faible mais parfaitement distincte.

— Chère petite, tu es là... il ne faut plus me quitter. Ça ne sera pas long, maintenant... Souviens-toi bien de tout ce que je t'ai dit... Je veux que tu sois heureuse... Mais, lui, te rendra-t-il heureuse ? Est-il digne de toi ?...

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus. Elle murmura quelques mots que personne ne put distinguer.

D'abord suffoquée par une émotion plus physique que véritablement venue du coeur, Armande s'élança vers le lit. Elle bouscula la servante, qui ne retenait plus ses sanglots.

— Mais c'est inouï ! Accaparer ainsi une malade au risque de la fatiguer, fit-elle aigrement, s'adressant à Marcelle, interdite. Ayez un peu de tact ; cette place est celle de la famille, la mienne !

Sans un mot, Marcelle recula légèrement; mais la main de la mourante s'attacha un moment au vêtement de la jeune fille. Trop faible déjà, elle retomba, inerte, tandis que les lourdes paupières se refermaient.

— Alberte, c'est moi, ta soeur ; tu me reconnais, n'est-ce pas ? Et voici ton neveu, Didier.

ARBRES EN FLEURS

Dans la clarté matutinale, j'ouvre la fenêtre : ce n'est que feuillage neuf voilé d'une lumière mauve.
Dans la clarté matutinale, j'ouvre la fenêtre.

La maison s'emplit de parfum des fleurs écloses, cette nuit, sur les pruniers, les cerisiers, grappes roses aux branches.
La maison s'emplit du parfum des fleurs écloses.

Sous la brise odorante, mes petits s'éveillent : extase !
« Que s'est-il passé, au clair de lune, maman ? »
Sous la brise odorante, mes petits s'éveillent.

« Les anges semèrent une floraison d'étoiles, sur les arbustes, mes petits ! » Emerveillés, ils disent la prière...
Les anges semèrent une floraison d'étoiles.

Sous les rayons de midi, les boutons s'ouvrent à l'infini ; les abeilles dansent, boivent aux pétales.
Sous les rayons de midi, les boutons s'ouvrent.

Au crépuscule, ma campagne revêt une robe de fleurs et se voile de brume, pour l'heure vespérale.
Au crépuscule, ma campagne revêt une robe de fleurs.

JEANNE L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY.

Extrait de « Dans mon jardin », FIDES.

Malgré que sa mère lui eût fait un signe impérieux, Didier était demeuré dans le fond de la pièce.

Les lèvres de Mme de Fontages remuèrent faiblement, sa tête roula sur l'oreiller et ses bras se tendirent dans un geste d'appel ; puis, une sorte de détente, se fit dans le pauvre corps las de lutter, et elle retomba inerte pour le dernier sommeil.

Maintenant, des cris de femmes, des sanglots emplissaient la pièce. Les deux parentes jugeaient indispensable de manifester bruyamment une douleur qui les effleurait à peine.

CHAPITRE III

M. Runier et sa fille Adrienne s'étaient réfugiés sur la terrasse, où brillait encore, dans toute sa gloire, le beau soleil de juin. Adrienne était toute pâle et malgré la tiédeur de l'air, ne parvenait pas à se réchauffer.

— Ce rez-de-chaussée toujours fermé, ces pièces où l'on ne laisse pénétrer ni l'air ni le jour, c'est sinistre, constatait M. Runier, un bon vivant qui avait horreur des situations dramatiques. Enfin, continua-t-il tout en regardant avec complaisance la jeune fille, dont les couleurs revenaient progressivement, enfin, nous serons bientôt hors de ce cauchemar. Il ne faut pas te frapper, ma chérie. En somme, tu connaissais bien peu ta tante Alberte : elle nous a guère attirés depuis la mort de son mari. Sais-tu qu'elle passait pour fort riche ? Même partagé en deux, son héritage va faire de toi un excellent parti. Sans compter qu'il y aurait peut-être un moyen de ne pas séparer la fortune.

— Que veux-tu dire, papa ?

— Dis-moi, petite, fit M. Runier sans répondre directement, comment trouves-tu Didier ? Pas mal n'est-ce pas ? Il y a juste entre vous trois années : tu as vingt ans, lui vingt-trois. Il a fait son droit. Il est en passe de devenir un avocat célèbre. Il n'est pas vilain garçon.

— Oh ! pour ça non, papa !

— Allons, je vois que, de ton côté, il n'y aura pas d'objections, et comme, je crois bien, ces dames se sont mises déjà d'accord...

— Comment, maman a parlé à Mme Duverger ?

— A moins que ce ne soit Mme Duverger qui ait parlé à ta mère. Enfin, c'est un mariage qui fera le bonheur de tout le monde, y compris le tien, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, la jeune fille se jeta au cou de son père. A vingt ans, Adrienne Runier avait, plutôt qu'une réelle beauté, l'attrait de sa jeunesse et le charme un peu maniéré venu d'une éducation que sa mère avait voulu mondaine. Bien qu'elle eût une haute idée de ses charmes, elle ne s'illusionnait pas quant à l'effet qu'elle avait pu produire sur son cousin. Depuis qu'elle était veuve, Mme Duverger habitait les environs de Bordeaux, pays natal de M. Duverger. Du vivant de M. de Fontages, chaque été, la famille, au grand complet, se réunissait dans le petit château de Chaville, où M. et Mme de Fontages passaient la plus grande partie de l'année ; Adrienne et Didier avaient joué ensemble dans le grand jardin dont les ombrages s'étendaient, maintenant, devant les yeux de la jeune fille. Un jour, Mme Duverger et son fils trouvèrent installée auprès d'Alberte qui la traitait comme sa propre fille, une enfant qui devint leur compagne de jeu.

La petite Marcelle était la fille d'une cousine très éloignée des deux soeurs, laquelle avait été en même temps la meilleure amie de Mme de Fontages. Mariée à un excellent garçon qui comptait faire sa fortune en Afrique Equatoriale, Mme Hartelier était morte, anémiée sans doute par le climat, en laissant orpheline une enfant qui avait deux ans à peine.

M. Hartelier fut terrassé à son tour par une fièvre à laquelle son organisme, miné par le chagrin, ne résista pas.

Prévenue par une lettre posthume du pauvre père, Alberte n'hésita pas. Elle accueillit l'enfant à bras ouverts.

Par contre, Armande avait fait grise mine à la petite esseulée. Elle avait si peu dissimulé sa malveillance que les deux soeurs s'étaient quittées à peu près brouillées.

Revenue chez elle, Mme Duverger avait compris sa maladresse et, espérant la rattraper, elle avait, chaque fois que l'occasion s'en était présentée, expédié son fils auprès d'Albert, et même, durant les tristes années de guerre et d'occupation, le jeune homme qui faisait ses études à Paris avait eu de nombreuses occasions de revoir sa marraine et la petite protégée de celle-ci.

Ce que ne savait pas M. Runier en formant ces mirifiques projets, c'est que l'amour qui s'ignorait encore, avait fleuri entre Marcelle et Didier, l'éternel roman de Paul et Virginie, de Roméo et de Juliette, et surtout, de Daphnis et Chloé.

Et maintenant, la mort, de son aile sombre, avait terni la merveilleuse tendresse. Didier ne se dissimulait pas combien de difficultés surgiraient sur leur chemin, qu'aurait aplanies la protection de tante Alberte.

Virginia Mayo, vedette de la comédie musicale : *Painting the Clouds with Sunshine* et son chien, Dukie.

CHAPITRE IV

Les funérailles avaient eu lieu. Au retour du cimetière, une sorte de conseil de famille s'était tenu. Le notaire n'avait pas bougé. Il était donc à présumer qu'un testament ne lui avait pas été confié. Enfin, Mélanie, la vieille servante, donna aux futurs héritiers une indication bien faite pour les troubler davantage. A sa connaissance, sa maîtresse avait écrit un testament un mois environ avant sa fin, mais elle ne savait absolument pas ce qu'il était devenu. Des recherches fébriles s'organisèrent.

Depuis qu'ils vivaient dans le luxe tranquille du petit château, parmi les meubles de prix qui en garnissaient les pièces spacieuses, il semblait impossible aux parents de la défunte d'abandonner tout cela. Quand elles se trouvaient seules, les deux mères se laissaient aller à former des projets d'avenir très proche pour leurs chers enfants : « Didier et Adrienne s'installeraient à Chaville. Le parc était vaste, l'air excellent. Ce serait une joie pour les familles, de venir, durant l'été, se reposer auprès du jeune couple, et les petits enfants pourraient s'ébattre à coeur joie. « Ma fille adore les bébés » soupirait Mme Runier ».

— Didier aussi, s'empressait d'affirmer Mme Duverger.

Pendant ce temps, chambré et chapitré par sa mère, il n'était point permis au jeune avocat de se libérer de la contrainte que lui imposait l'obligation de tenir sans cesse compagnie à sa cousine, dont le futile babil finissait par l'exaspérer.

. . . . . .

Tout le jour, le ciel avait été couvert par des nuées d'orage. La nuit, on avait peu dormi dans les chambres, où la température était étouffante. Peut-être fut-ce à cause de cette insomnie que Mme Duverger, quittant la couche où elle se retournait sans trouver le sommeil, avait ouvert sa porte et, après s'être assurée que tout était tranquille autour d'elle, gagnait la chambre de sa soeur, cette chambre mortuaire où traînait encore le parfum des fleurs fanées mêlé à celui de l'encens. Patiemment, meuble par meuble, Armande se mit à la recherche. Ses mains, fiévreusement, prenaient une à une les enveloppes soigneusement rangées dans les tiroirs d'un secrétaire. Lettres d'un fiancé, puis d'un époux, missives d'amies, souvenirs de toute sa vie qu'Arlette conservait pieusement.

Soudain, il sembla à Mme Duverger qu'un bruit léger venait de se produire loin d'elle. Une sorte de terreur physique l'immobilisa. Pourtant son angoisse devenait intolérable et elle sentait que, bientôt elle ne serait plus maîtresse de ses nerfs. Elle se dressa tout d'une pièce.

Sur le seuil de la chambre, très pâle dans son vêtement de nuit, Marcelle la fixait de ses grands yeux remplis de reproches.

Furieuse contre elle-même et, aussi, profondément humiliée d'être surprise accomplissant une besogne dont elle ne se dissimulait pas la vilenie, Armande questionna avec colère :

— Que viens-tu faire ici ? Pourquoi m'espionnes-tu ?

Sans répondre directement, la jeune fille s'approcha. Dune main pitoyable, avec

Vos Lèvres, Séduisantes et Fraîches, SANS BÂTON DE ROUGE

Et Ces Ravissantes Couleurs Ne Déteignent Jamais

Dites "Adieu" à votre bâton de rouge et contemplez vos lèvres, plus attrayantes que jamais, grâce à cette riche couleur de votre choix, une couleur plus pure et plus vibrante que toutes celles des bâtons de rouge parce que sans graisse. Aujourd'hui, en effet, mon Liquid Liptone ne contient ni graisse, ni cire, ni pâte. Liquid Liptone comme vous aurez vite fait de le constater, conférera à vos lèvres un si beau coloris qu'il en est *presque trop beau !*

Vos Lèvres Ne Laisseront Nulle Trace, Ni Sur Lui, Ni Sur Rien

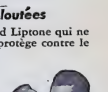
Dites-vous bien que votre Liquid Liptone ne marque ni ses lèvres, ni votre serviette ou votre tasse à thé ! Il adhère à *vos* lèvres et un seul maquillage au Liquid Liptone suffit ordinairement pour toute la journée ou la soirée.

Frais Et Doux; Il Rend Vos Lèvres Lisses Et Veloutées

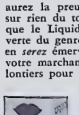
De fait, vous ne sentez pas du tout la présence de votre Liquid Liptone qui ne laisse aucun goût sur vos lèvres. C'est à votre insu qu'il les protège contre le vent et les gerçures et les garde ainsi douces et satinées.

ATTENDEZ-VOUS À UNE RÉVÉLATION!

Vous serez tout heureuse d'avoir choisi l'une des 12 jolies teintes de Liquid Liptone non graisseux et de consulter ensuite votre miroir. De plus, dès que vous aurez la preuve que votre maquillage ne se déteint sur rien du tout, vous admettrez, j'en suis convaincue, que le Liquid Liptone est la plus importante découverte du genre dans le domaine des cosmétiques. Vous en *serez* émerveillée ! Commandez Liquid Liptone chez votre marchand. S'il en manque, il s'en procurera volontiers pour vous.



Pour le plus important baiser de votre vie



Liquid Liptone

et CHEEKTONE . . . Une merveilleuse préparation qui donne à vos joues un joli coloris naturel — n'ayant rien d'artificiel. Ce coloris se maintient toute la journée. $1.25

PERFECTONE $1.50 FACE POWDER $1.25 MASCARA $1.00
CLEANSING CREAM $1.50 NIGHT CREAM $1.75 LIFTIES $1.25

Produits de Beauté PRINCESS PAT

Fabriqué au Canada par GORDON GORDON, LTD., 489 RUE KING WEST, TORONTO, ONTARIO

Léone Lainer et Marc Cassot dans une scène de l'*Obstacle*, pièce de M. Yves Brainville, que l'on joue au Théâtre du Vieux Colombier.

des gestes respectueux, elle reprit, une à une, les lettres éparpillées, les rassembla selon le classement à peu près exact que la défunte leur avait donné. Cependant Mme Duverger répétait sa question :

— Tu m'as suivie, avoue-le. Tu veux savoir où se trouve le testament.

— Je n'ai pas besoin de fouiller les tiroirs de ma pauvre marraine pour cela, répondit la jeune fille d'un ton si triste et si digne à la fois que la mère de Didier se sentit soudainement honteuse. Pourtant, elle ne désarma pas, tant était grande son animosité envers la protégée de Mme de Fontages.

— Ces choses ne te regardent pas, je suppose ? fit-elle, agressive.

— Vous croyez ? ne put s'empêcher de répondre l'orpheline, tout en tenant sous son regard direct la dame qui se sentait de plus en plus troublée. Brusquement, Armande eut une inspiration.

— Tu sais où est le testament ? Mais alors, pourquoi ne pas le produire ? Parce qu'il te déshérite et que tu comptes sur notre générosité ? Mais non, ma pauvre soeur avait la tête tournée par tes manigances ! Et puis, si le testament ne te favorisait point, elle n'aurait pas été assez sotte pour t'en indiquer la place. Eh bien ! tu peux triompher, tu peux faire valoir tes droits, nous chasser tous de cette maison, nous, la véritable famille de celle dont tu as, hypocritement, capté la confiance ! Qu'est-ce que tu attends pour t'emparer de notre fortune ?

— Comme vous êtes injuste, Madame.

Ce simple reproche avait été fait avec tant de dignité, et une telle noblesse émanait de l'attitude de la jeune fille que la veuve demeura immobile, le visage envahi par un flot de sang. Avec la même douceur, Marcelle expliquait :

— Je sais, en effet, où se trouve le testament que vous cherchez. Ma pauvre et chère marraine me l'avait confié au moment où elle s'est sentie perdue. Si je n'en ai pas parlé encore, c'est que j'hésitais, je cherchais mon devoir. Maintenant, je ne cherche plus. Demain je quitterai cette maison.

— Et... pour aller où ?

— Ceci ne vous regarde pas, Madame. Mon père avait placé sur ma tête une petite somme qui devait m'être remise au cours de ma dix-huitième année. Je vais donc pouvoir faire les démarches nécessaires afin d'être mise en sa possession.

— Oui, oui, j'avais vaguement entendu parler de cela par Alberte ; mais d'ici à ce que les formalités soient remplies ?

— Il me reste quelque argent que marraine avait confié à son notaire en mon nom. De l'argent qui venait de mon père. Je vous dis tout cela, Madame, pour vous éviter de me proposer une aumône que j'ai, Dieu merci, la possibilité de refuser.

Déjà, l'orpheline se disposait à quitter la chambre. Armande la rappela.

— Marcelle, il faut m'excuser. Je suis mère, je pense à mon fils. Il est question pour lui d'épouser Adrienne. Ces deux enfants s'aiment...

Une sorte de gémissement, aussitôt étouffé, s'échappa des lèvres de la pauvre enfant, mais, dans sa cruelle inconscience, Mme Duverger continuait, sans y prêter attention.

— Ce testament dont tu parlais tout à l'heure ?...

— Ce testament, Madame, plutôt des désirs exprimés par une mourante, qui ne peuvent entraver vos projets. Moi seule suis autorisée à les faire valoir, et je ne le veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ce testament contient une clause inacceptable, et cette clause n'étant pas remplie, il devient nul... Adieu, madame, jouissez en paix de cette fortune qui vous revient. Je vous souhaite à tous d'être heureux.

Cette fois, rien n'aurait pu arrêter l'élan qui emportait Marcelle vers sa chambre. Derrière la porte close, elle put enfin donner libre cours aux larmes qui gonflaient ses paupières, aux sanglots dont sa poitrine était pleine.

CHAPITRE V

On venait de se mettre à table. Au silence des commencements de repas, un observateur aurait compris que s'ajoutait une sorte de gêne ; pardessus leur couvert, Mme Duverger et Mme Runier échangeaient des clins d'oeil de complicité. Quant à M. Runier, son visage épanoui exprimait une jubilation dont personne ne songeait à lui demander la cause.

Ce fut Didier qui rompit le silence. En faisant le tour de la table, son regard venait de constater qu'un couvert manquait.

— Mlle Hartelier est donc souffrante ? demanda-t-il tandis que Mélanie enlevait les hors-d'oeuvre.

Ce fut la servante qui répondit, ne laissant pas à Mme Duverger le temps de prendre la parole :

CASIER
à fruits et à légumes

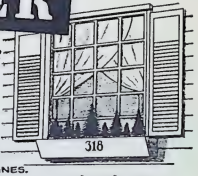
(CONSTRUIT À 3"DU MUR)
MONTANTS: 2"X4"
COULISSEAUX: 1"X2"
CASES GLISSANTES:
3"X 30"X60"
FONDS DE CASES À CLAIRE-VOIE. LAMELLES ESPACÉES DE 1" POUR L'AÉRATION.

AUTOUR DU FOYER

MANGEOIRE POUR OISEAUX

POUVANT SE TRANSPORTER N'IMPORTE OÙ. LA SURFACE SUPÉRIEURE PEUT ÊTRE EN VERRE. LA VITRE EST MAINTENUE EN PLACE PAR DES RAINURES OU DES MOULURES.

UN JARDIN SOUS VOS FENÊTRES

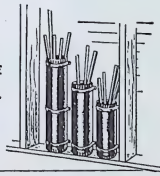


PLANTEZ DE PETITS CÈDRES DANS UNE BOÎTE À FLEURS BIEN REMPLIE DE TERRE. EN LES TRANSPLANTANT, PRENEZ GARDE DE NE PAS ENLEVER LA TERRE AUTOUR DES RACINES.

ON PEUT AUSSI PIQUER EN TERRE, TRÈS PRÈS LES UNES DES AUTRES, DE PETITES BRANCHES DE CÈDRE DE DIFFÉRENTES HAUTEURS.

RÉCIPIENTS À TUTEURS

TUYAUX DE POÊLE PLACÉS DEBOUT ET FIXÉS AU MUR. ON PEUT LES PEINTURER.



PORTE D'ENTRÉE
enjolivée

PLACEZ DE CHAQUE CÔTÉ UN CÈDRE OU UNE ÉPINETTE CUEILLIS AU BORD DU CHEMIN.

PARAVENT DE CHAMBRE À COUCHER

CONTRE-PLAQUÉ DE 3/8". HAUTEUR 64". PANNEAUX: LARGEUR DE 17½". ENCADREMENTS: LANGUETTES DE BOIS DE ¼". SOLIDES CHARNIÈRES.

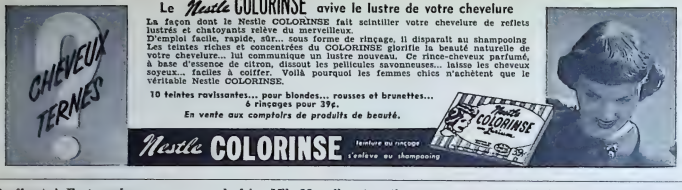
le carnet de Jean Bricole

Non satisfait du coffre à légumes habituellement placé dans un coin de la cave, un agriculteur de mes amis a construit lui-même un casier bien aéré pour mieux conserver fruits et légumes. La charpente est à trois pouces du mur. De construction solide, elle est munie de cases mobiles pour les fruits, les bulbes et les légumes. Le fond de chaque case est à claire-voie, ce qui assure une bonne aération. Dans un coin de la cave, j'ai aussi noté un dispositif ingénieux pour la mise en lieu sûr des tuteurs, des tuyaux fixés au mur à l'aide de fil de fer.

Un voisin a fait une mangeoire pour les oiseaux à l'aide d'un vieux tabouret de piano. Le dessus est en verre pour permettre de voir parfaitement les oiseaux. On pourrait se servir tout aussi bien d'une vieille table à café. La partie surélevée de la mangeoire est placée contre les vents dominants pour empêcher que la nourriture ne soit emportée par le vent.

A mon avis, une porte d'entrée doit toujours donner bonne impression. Vous rehausserez admirablement son apparence en hiver, si vous placez, de chaque côté, un conifère dans un seau en bois. Et quoi de plus simple que d'égayer les fenêtres de la même façon? Il suffit de planter dans les boîtes à fleurs des branches de cèdre ou de sapin.

UNE SÉRIE DE CONSEILS PRATIQUES PRÉSENTÉS PAR
Molson's
COMME SERVICE AU PUBLIC



— Souffrante ! Faut espérer que non ; notre demoiselle est partie ce matin.

— Partie ! s'exclama Didier avec tant de passion qu'Adrienne, elle-même, ne put s'y tromper. Partie ? Mais elle va revenir tout à l'heure ? Nous aurions dû retarder le déjeuner, Mélanie !

— Alors, vous risqueriez fort de mourir de faim. Mlle Marcelle est partie avec ses pauvres petits bagages. Elle ne reviendra jamais !

Les yeux de la servante s'étaient remplis de grosses larmes. Didier était devenu blême ; il se tourna vers sa mère et, d'un ton sec, l'interrogea :

— Ce n'est pas possible, Mélanie se trompe. Marcelle n'a pas quitté cette maison, qu'elle peut considérer comme la sienne ?

La bouche d'Armande se pinça ; ce fut avec une certaine acrimonie qu'elle répondit à son fils :

— Cette maison est la propriété des légitimes héritiers de ma pauvre soeur, qui, après peut-être des hésitations dont nous n'avons pas à tenir compte, a compris qu'elle ne pouvait pas dépouiller sa famille.

— Vous avez retrouvé le testament ?

— Il n'y a pas de testament ; Marcelle Hartelier me l'a avoué en m'annonçant ses projets de départ.

— Enfin, intervint M. Runier, cette jeune fille a fait preuve de tact en ne s'éternisant pas ici. Tôt ou tard, il fallait en venir là, n'est-ce pas vrai ? Mieux vaut tout de suite. D'ailleurs, elle n'aura pas à se repentir des soins qu'elle a donnés à ma belle-soeur. Quand les comptes de la succession seront arrêtés, notre intention est de lui faire parvenir une petite somme.

Violemment, Didier se leva, jetant sa serviette à terre.

— Vous l'avez chassée, j'en suis certain, comme je suis certain que la volonté de ma tante était de lui laisser, non une aumône, mais la plus grosse part de sa fortune !

— Tu déraisonnes ; de plus, ta supposition est injurieuse pour nous tous. T'imagines-tu que j'ai fait disparaître le testament ?

Sous le regard direct que Didier fixait sur elle, Armande baissa les yeux, et, pour se donner une contenance, feignit de fondre en larmes. Devant ce chagrin, vrai ou simulé, le jeune homme qui aimait tendrement sa mère sentit s'évanouir toutes ses velléités de révolte.

Le front baissé, honteux de son emportement, il se rassit et le morne déjeuner s'acheva plus silencieux encore qu'il n'avait commencé.

Parce qu'il n'avait pas eu le courage d'entrer en lutte ouverte contre la coalition formée contre lui, Didier, chaque jour davantage, avait l'impression de voir se resserrer autour de lui les grilles d'une prison dont rien ne pourrait le libérer.

Maintenant, c'était ouvertement que les deux familles parlaient du mariage qui allait raffermir entre elles les liens d'amitié.

La fortune de Mme de Fontages devant être également séparée entre Mme Runier, soeur de Christian de Fontages, et sa propre soeur, le château et les terres demeureraient indivis et formeraient la dot des futurs conjoints, que, déjà, on traitait en fiancés. Seul le deuil trop ré-

Jane Wyman et sa fillette Maureen se rendant à la première représentation du film, *The Blue Veil*, dont cette artiste est la vedette.

cent retardait la fixation d'une date définitive pour célébrer le mariage.

Cependant que les parents se félicitaient d'avoir, selon leurs voeux, assuré l'avenir de leurs enfants, Didier et Adrienne formaient un étrange couple. La froideur du jeune homme était telle que la pauvre petite fiancée ne pouvait guère garder d'illusions. Jolie, bien dotée, pourquoi Mlle Runier s'obstinait-elle dans la conquête d'un coeur qui se dérobait avec une si cruelle indifférence ?

Peut-être un sentiment sincère en était-il la cause, ou bien, cette confiance en soi, cette certitude de vaincre que sa mère, du reste, encourageait quand Adrienne venait se plaindre à elle des procédés de son décevant fiancé.

— Je suis sûr que Didier cache ses sentiments. Sa mauvaise humeur est la faute de Mme Duverger, qui s'est montrée d'une maladresse !... Elle a voulu imposer sa volonté à son fils, au lieu de le laisser tout bonnement se rendre compte que tu es charmante et qu'il t'adore. Quand vous serez mariés, tous les nuages se dissiperont, j'en suis certaine. Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, maman, je finis par n'en être plus très sûre. J'ai, d'abord, désiré que Didier s'occupât de moi parce que je sentais son esprit tout plein d'une autre.

— Cette autre a eu le bon goût de te laisser la place. Rien ne s'oppose à ton bonheur.

— Mon bonheur ? répéta la jeune fille, et une ombre de mélancolie se répandit sur son visage.

. . . . . .

Comme il le faisait chaque fois qu'il le pouvait, Didier, à l'insu de tous, s'était enfermé dans la coquette chambre qui avait été celle de Marcelle. Lors de son départ précipité, la jeune fille n'avait emporté que ses effets personnels. Le manque de temps et de place lui avait fait abandonner tous les chers souvenirs des années insouciantes qu'elle avait vécues près de sa chère marraine.

Dans un grand placard, soigneusement rangés, étaient ses poupées, ses jouets de petite fille, puis les albums où, adolescente, elle avait, d'un crayon alerte et avec un sens exquis du coloris, croqué les paysages qui lui paraissaient les plus beaux. Ce fut dans le bas de ce placard que Didier fit, ce jour-là, une troublante découverte. Après avoir fait le triste inventaire des pauvres objets abandonnés pour toujours, le jeune homme avait remarqué, froissée en boule et comme jetée au rebut, une feuille de papier sur laquelle on distinguait des lignes tracées à l'encre : il s'en saisit et la déplia.

C'était un brouillon de lettre et, après avoir déchiffré les premiers mots il comprit qu'elle lui était destinée ; Marcelle avait dû l'écrire peu avant l'heure matinale où elle avait quitté la maison pour cette destination inconnue que rien encore n'avait pu lui faire découvrir.

La lettre disait :

« J'ai eu, cette nuit, avec votre mère, une explication douloureuse. Oh ! ne croyez pas que ceci ait causé ma détermination ; avancé tout au plus. C'est surtout à cause de vous, Didier, en souvenir de notre amitié d'enfants que j'agis. Notre pauvre mère ne m'en voudra pas d'avoir trahi, du moins en apparence, ses suprêmes volon-

Michael Redgrave qui vient de jouer *Hamlet* au New Theatre de Londres. On sait que la version française du film vient d'être présentée sur les écrans montréalais.

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
8258 rue DROLET
Montréal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Caster 25, Station T. Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMÉO AUGER

CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

50 lb COUPON $5

SATIN, TAFFETAS, DOUBLURE, etc.
Catalogue 1952 gratuit
1,500 ITEMS
Coton, fil à tisser, laine à tricoter, bas.
MME I. SCHAFFER Enr.
B. P. 163 DRUMMONDVILLE, P. Q.

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10¢ à

D. EVANS

Boîte 141, Station G. Montréal. P.Q.

tés. Je la connaissais si bien, je savais son exquise bonté. Elle n'avait qu'un désir : assurer votre bonheur. Ce testament, elle avait hésité longtemps avant de l'écrire et le fait seul de me le confier au lieu de le remettre à son notaire était comme une permission d'en disposer, afin que son dernier désir soit accompli.

« En somme, Didier, c'est vous qui étiez son neveu. Si elle me léguait sa fortune, c'était pour qu'elle vous appartienne ? Eh bien ! je me suis tout de suite demandé si elle ne se trompait pas, la pauvre chère femme, en voulant vous imposer une femme selon son cœur. Peut-être s'imaginait-elle que notre passionnette d'adolescents persisterait et même se transformerait en un véritable amour, quand nous aurions atteint l'âge de faire un choix. Comme elle s'est abusée ! En vous déliant de vos enfantines promesses, je n'accomplirais que la moitié de mon devoir. Vous ne vous y êtes pas trompé, n'est-ce pas, Didier ? Les mots prononcés au cours de ces inoubliables vacances, celles qui suivirent la Libération, lorsque vous m'avez dit, au moment de nous séparer : « Maëlle chérie, je t'aime plus que tout au monde et, si tu y consens, de que je me serai fait une situation, tu deviendras ma femme ! », ces mots, l'un et l'autre devons les oublier. Je dois donc vous restituer, à vous et à celle que vous aimez et qu'ont choisie vos parents, toute cette fortune à laquelle je n'ai aucun droit. Le testament est détruit et je suis sûre que ma chère marraine est satisfaite et que j'ai bien interprété sa volonté. Soyez heureux, Didier, c'est ce que souhaitait la pauvre morte du plus profond de son coeur généreux. C'est aussi ce que désire le mien en vous disant adieu. »

Sans doute Marcelle n'avait-elle pas eu le temps de recopier cette lettre, ou bien, à la réflexion, avait-elle trouvé inutile de l'envoyer. Dédaigneusement froissé, le papier avait été voué à l'oubli. Son sacrifice accompli, la jeune fille était partie, enfermée dans un hautain silence. Elle ne le jugeait même pas digne de lire ces lignes où perçait cependant, parmi tant d'émouvants souvenirs, un reste de la tendresse qu'elle proclamait morte.

Lorsque Didier eut achevé de lire, le calme avait remplacé dans son âme la tumultueuse angoisse des instants précédents. Il avait pris une résolution irrévocable et rien ne l'empêcherait de la mettre à exécution.

Il regagna sa chambre sans attirer l'attention de la famille, occupée à faire l'inventaire de l'argenterie et des oeuvres d'art qui, sans le projet d'union qui apaisait toutes velléités de discordes, auraient provoqué d'âpres discussions. Il emplit une valise de ses effets.

Prêt au départ qu'il avait résolu, il lui fallait cependant avoir une explication avec sa mère. Il eut encore assez de force de volonté pour dissimuler ses véritables sentiments. Il lui fallait entendre, de la bouche même de Mme Duverger, la confirmation des intentions qu'elle nourrissait et si elle entendait profiter du geste généreux de Mlle Hartelier.

L'explication fut pénible pour ce fils qui en arrivait presque à mépriser celle que l'amour de l'argent avait rendue insensible à tout sentiment d'honneur et de justice.

Rien au monde, ni les exhortations de son fils, ni de vagues menaces, dont le sens, d'ailleurs, lui échappa, ne lui feraient abandonner l'héritage.

M. et Mme Runier partageant sa manière de voir, Didier comprit surabondamment que toute pression de ce côté demeu-

Une scène d'un film d'aventures, *The Rugged O'Riordans*, dont l'action se déroule dans les plaines fertiles de l'Australie.

rait vaine. Aussi, quand la nuit tomba sur les ombrages du parc il plein de tendres souvenirs, Didier se glissa comme un voleur au sein de cette ombre qui allait favoriser son départ.

Du salon brillamment éclairé, un bruit de voix lui parvenait. Après le dîner, la famille, selon son habitude, s'était réunie sous le lustre. Un bridge passionnait les parents et par gentillesse, Adrienne y participait. Sans doute, de temps en temps, tournait-elle vers la baie entrouverte ses yeux, étonnée de ne pas apercevoir son fiancé.

Un instant, le fugitif s'apitoya sur cette jeune fille qui, par lui, allait connaître sa première déception de femme ; mais son amour était plus fort que tout. Il poussa la grille qui n'était pas fermée à clé et, d'un pas décidé, prit le chemin de la gare.

CHAPITRE VI

Dans l'étroit vestibule qu'éclairait la parcimonieuse lumière d'une ampoule dépolie, Marcelle se débarrassa tout de suite de son manteau, qu'avait alourdi une petite pluie fine et continue. Ses cheveux, délivrés du chapeau de feutre, gardaient, eux aussi, un peu de l'humidité ambiante ; mais, bientôt, les frisures naturelles s'épanouiraient. D'un geste machinal, la jeune fille en enroula la masse ondée qui recouvrait une partie de son front. Le regard qu'elle jeta vers la glace du portemanteau lui renvoya l'image d'un visage un peu fatigué.

Elle soupira, car, en effet, ce soir-là elle se sentait plus lasse que de coutume. Était-ce en raison du temps pluvieux et mou, de l'obligation excédente d'attendre le moment favorable pour traverser, entre deux rangées de clous, les chaussées glissantes où le piétinement des passants laisse, sur le sol asphalté, des traînées boueuses où le moindre dénivellement devient une mare sournoise prête à vous éclabousser ? Était-ce parce que, ce jour-là, les clientes s'étaient montrées plus nerveuses, plus exigeantes que de coutume ?

Pourtant, depuis qu'elle avait décidé d'affronter seule l'existence, comptant ajouter à ses petites rentes le produit de son travail, ces déboires lui étaient familiers.

Tout d'abord, désarmée devant la rude lutte comme elle l'était par l'éducation qu'elle avait reçue — une éducation de jeune fille à l'abri du besoin — elle avait dû chercher sa voie et ne l'avait découverte qu'après d'infructueux tâtonnements.

Tout d'abord, elle avait songé à se servir des petits talents d'agrément qu'elle possédait. Malheureusement, elle n'en avait perfectionné aucun. Bonne musicienne, certes, et douée d'une voix charmante dont elle se servait avec adresse, elle manquait de méthode pour pouvoir enseigner à son tour un art qu'elle possédait plutôt d'instinct. Il en était de même du dessin, et, pourtant, ce fut de ce côté-là qu'elle pensa avoir le plus de chances de réussir.

Un jour qu'elle était entrée dans un magasin de luxe afin de soumettre quelques peintures sur satin et sur gaze, la personne qui examinait son travail parut avoir pitié de cette enfant dont l'inexpérience était évidente.

— L'éventail peint, le coffret à bonbons, la boîte à gants, qui eurent une si grande vogue au début du siècle, sont passés de mode. Je vous conseille de vous orienter vers un métier plus moderne. Tenez, les instituts de beauté, par exemple. J'ai une cousine qui travaille dans une excellente maison. J'ai su dernièrement par elle que l'on cherchait une personne qui puisse recevoir la clientèle. Vous me paraissez bien élevée. Votre fraîcheur, votre belle chevelure seraient une excellente réclame dans un commerce comme celui-là. Voulez-vous que je vous donne un mot de recommandation ?

Désemparée comme elle l'était, Marcelle hésita à peine.

Le lendemain, elle se présentait boulevard Malesherbes, chez Mme Lydia, l'une des plus célèbres marchandes de beauté de la Capitale.

A longueur de journée, dans une atmosphère lourde de parfums, elle vendait à des dames mûres, ou fatiguées par une vie exclusivement réservée au plaisir, les secrets qui rajeunissent et les onguents qui conservent la beauté.

Ce soir-là, cependant, plus déprimée que de coutume, elle eut, en entrant dans la pièce qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger et que la mode qualifie de studio, un geste de découragement. Elle jeta avec impatience, sur le divan couvert de coussins aux vives couleurs, le sac de cuir qu'elle portait à la main.

— Eh là ! ma petiote, tu vas abîmer tous ces jolis brimborions ; ton sac ruisselle de pluie. Il fait un temps de chien, aujourd'hui.

Avant que Mélanie ait eu le temps de plier l'ouvrage auquel elle travaillait, tout en attendant sa « petiote », Marcelle avait repris le sac, dont le poids, en effet, affaissait les ruches dont un des coussins était garni.

— Tu as raison, ma bonne Mélanie, fit-elle, prenant un air enjoué. C'est si bon de se retrouver chez soi. T'imagines-tu ce que sont les rues avec cette humidité ?

— Bien sûr que je me l'imagine. Il a bien fallu que je sorte pour faire les courses. Tu vas voir quel bon petit dîner j'ai préparé !

— Mamie, tu deviens gourmande, ma parole ! Je parie que tu as dépensé un argent fou ! Gare quand je mettrai le nez dans ton livre de comptes. Si tu dépasses notre budget, c'est moi qui irai aux commissions.

— Toi, pauvrette, tu te ferais voler que ce serait une pitié ! Total, on dépenserait autant et il n'y aurait rien sur la table.

— Oh ! pour moi...

— Oui, je sais : un appétit de moineau. Aussi tu maigris.

La jeune fille sourit. Depuis que, plus sûre du pain quotidien, elle avait appelé auprès d'elle la fidèle servante qui l'avait, pour ainsi dire, élevée et que la destruction du testament privait de la petite rente que sa maîtresse avait pensé lui léguer, Marcelle était habituée à ces amicales gronderies et aux réciminations de la pauvre femme, qui entendait entourer de bien-être l'orpheline, à laquelle elle avait voué une tendresse quasi maternelle.

Dans sa tendresse native, Mélanie s'était rendu compte de bien des choses. Par exemple, elle gardait la conviction que sa regrettée maîtresse n'était pas morte sans avoir assuré le sort de son enfant adoptive. Que les actuels héritiers avaient ac-

Vous sentez-vous timide et incertaine

en ce qui concerne la protection "mensuelle"?

Sentez-vous parfois que les autres femmes sont mieux renseignées que vous ? Hésitez-vous de "demander" parce que vous craignez révéler votre insuffisance de connaissances ? Eh bien, les différentes méthodes de protection sanitaire féminine ne présentent rien de mystérieux. N'oubliez pas qu'il existe deux écoles, deux méthodes, deux manières de solutionner le problème de l'absorption — le principe *interne* et le principe *externe*. Cette rubrique prônera le principe *interne* car c'est la méthode Tampax et celle-ci est une annonce en faveur de Tampax.

Les médecins ont recours au principe d'absorption interne depuis longtemps. C'est un médecin qui mit au point une méthode (Tampax) que les femmes peuvent utiliser elles-mêmes. Il est facile d'*employer* Tampax et facile d'*en disposer*, grâce à l'applicateur breveté et à la forme obéissante de la ouate comprimée employée. En disposer ne présente aucune difficulté à la maison ou ailleurs.

Vous ne vous attendriez pas de trouver autant d'améliorations dans un seul produit, mais c'est un fait. Voici les *sept avantages* de Tampax. Il supprime ceinture, épingles et serviettes externes. Pas d'odeur ni d'irritation. Pas de bourrelets sous les vêtements. Peut se porter dans la baignoire ou sous la douche (et quand vous nagez). Lorsqu'il est en place, vous en oubliez la présence. Vérifiez ces points soigneusement. Vous conviendrez qu'ils sont fort importants.

Ayez l'esprit tranquille "ces jours-là", en employant Tampax. Vous connaîtrez un regain de confiance en vous-même à votre travail et en société. De fait, l'emploi de Tampax peut constituer une différence réelle et importante dans votre vie — non seulement "ces jours-là", mais tout le mois durant.

Vous pouvez acheter Tampax à toutes les pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en trois degrés d'absorption : Régulier, Super, Junior. Une provision d'un mois se dissimule dans votre sac à main. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.

(AVERTISSEMENT)

Clément Thierry, André Luguet, Maria Casarès et Hélène Perdrière, dans une scène de *La Seconde*. Cette pièce de Colette a été jouée au Théâtre de la Madeleine, à Paris.

compli, afin de dépouiller l'orpheline, quelque action malhonnête que la jeune fille avait la générosité de ne point dénoncer ne faisait aucun doute pour elle. Cependant, elle n'englobait pas Didier dans sa haineuse réprobation et elle n'avait pas perdu tout espoir que le joli roman d'amour qu'elle avait vu éclore entre les deux amis d'enfance se renouât un jour prochain et mette un terme à la tristesse qui accablait sa pauvre « petiote ».

Des renseignements personnels et que, jusqu'à présent, elle n'avait pas trouvé bon de communiquer à Mlle Hartelier, la confirmaient dans cette espérance.

Une sœur cadette qui exploitait un petit commerce d'épicerie non loin de l'ancienne demeure de Mme de Fontages la tenait au courant des événements qui avaient suivi le départ de Marcelle. C'est ainsi qu'elle avait pu apprendre à la jeune fille que Didier n'avait pas reparu et que ses parents, furieux, avaient dû renoncer à leurs projets matrimoniaux. Dès cette rupture, d'interminables luttes d'intérêt avaient fini par amener une brouille entre les deux familles.

« Bien mal acquis ne profite jamais », déclarait la vieille bonne et, dans son for intérieur, elle faisait des prières afin que le fugitif se décide au retour.

— A quoi que tu penses, mon petiot, questionna la voix inquiète de Mélanie, surprise de voir la jeune fille immobile devant le soufflé qui refroidissait.

— Mange mon « béziot », tu dois avoir faim et j'aurais si grand plaisir si tu faisais honneur à ma cuisine !

Un sourire éclaira une mince petit visage. Malgré la résistance que Mélanie avait faite, Marcelle avait obtenu de l'excellente femme, qu'elle considérait plutôt comme une parente que comme une servante, qu'elle s'assît à table à côté d'elle.

Mélanie n'avait accepté que parce que cette combinaison lui permettait de surveiller l'alimentation de la jeune fille et de garnir copieusement son assiette.

C'est à quoi elle s'employait ce soir-là, malgré les résistances de Marcelle, qui affirmait avoir plus besoin de repos que de nourriture. Elle achevait à peine d'emplir l'assiette de la jeune fille d'une savoureuse mousse au chocolat, lorsqu'un coup de sonnette vibra dans le vestibule.

— Qui c'est qui peut venir nous voir à pareille heure ? bougonna Mélanie tout en enlevant prestement son couvert. Ne te dérange pas, ma vie, je vais voir qui a sonné.

Au bout de quelques instants, la servante revint, tenant à la main une enveloppe.

— Ce n'était que le concierge qui montait le courrier du soir. J'avais pensé à lui, vu que nous recevons si peu de lettres, pas vrai ?

— Donne, Mélanie, fit Marcelle, sans grand intérêt.

A peine eut-elle jeté un coup d'oeil sur la suscription que son visage changea de couleur. Elle devint très pâle et ses doigts se mirent à trembler.

— Mamie, c'est de lui, balbutia-t-elle, et son émotion était si profonde qu'elle ne parvenait pas à déchirer l'enveloppe. Plus bas encore, et comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

— Mon Dieu, comment a-t-il pu découvrir mon refuge ?

Sous le regard pétillant de malice de la brave femme, elle parvint enfin à déchiffrer les premières lignes.

CHAPITRE VII

Sous la véranda du pavillon qu'ombragent les glycines en fleurs et les lianes géantes, Didier, pour la centième fois, relit la lettre que le dernier courrier de France lui a apportée.

Dans sa vie, depuis qu'il a débarqué sur la côte indochinoise, que de changements !

D'abord, voulant se libérer définitivement de toute emprise familiale et se créer rapidement une situation, il avait pris le parti de s'expatrier et choisi l'Indochine, où un camarade, parti depuis environ dix mois, s'offrait à lui faciliter la tâche.

Tout n'avait pas été rose, au début. Malgré son titre d'avocat, les commencements avaient été difficiles. Il avait très peu d'argent devant lui : juste ses économies de jeune homme, que le voyage avait presque totalement absorbées. Jamais il n'aurait consenti à s'adresser à sa mère et, surtout, à lui demander des comptes sur l'héritage paternel.

A force de démarches et grâce à la recommandation de son ami, il fut agréé en qualité de secrétaire par un confrère, depuis longtemps fixé à Saïgon et que la passion de l'opium détruisait peu à peu, le rendant impropre à tout travail soutenu.

Didier lui rendit d'inestimables services, étudiant les affaires et plaidant à sa place, quand, abruti par la drogue, Sernex était incapable d'accomplir sa mission.

Au bout de quelques mois, le jeune homme gagnait largement sa vie et l'avenir lui paraissait assuré.

Il pouvait, désormais, songer à son bonheur, et il se voua à l'accomplissement de son second projet.

Non sans raisons, il supposait que l'orpheline n'aurait pas rompu toutes relations avec ceux qui avaient été ses amis, particulièrement avec sa vieille bonne, Mélanie.

Cette dernière — il l'avait appris avant son départ — n'avait pas voulu demeurer au service des héritiers. Au lendemain de la brusque disparition de Mlle Hartelier, elle avait été recueillie par le docteur Delcroix, l'excellent médecin qui avait assisté Alberte de Fontages jusqu'à son dernier soupir.

Grâce au docteur, l'exilé apprit bientôt tout ce qu'il désirait connaître. Après avoir quitté la maison de son enfance, Mlle Hartelier, bravement, s'était fixée à Paris. Elle avait pu s'installer décemment en se servant du petit héritage qui devait lui être remis ; ensuite, elle avait cherché du travail. Enfin, ayant trouvé à s'employer dans un Institut de beauté, elle avait rappelé auprès d'elle sa fidèle servante. Le docteur ne pouvait en dire plus long.

Enfin, Didier avait obtenu l'adresse de Marcelle et il avait osé écrire.

Combien de feuillets, fiévreusement noircis, contenait cette première missive ? Ah ! certes, il ne se ménageait pas les reproches. Il s'accusait d'avoir, par une attitude équivoque, laissé croire à la jeune fille qu'il s'inclinerait devant la volonté de sa mère. Il ne plaidait pas les circonstances atténuantes, et, cependant, il y avait eu, dans son apparente réserve, quelques

scrupules assez légitimes. Persuadé que la plus grande part de la fortune de Mme de Fontages irait à sa protégée, il ne voulait pas se targuer de leurs promesses d'enfants pour rappeler à l'héritière le joli roman de jadis.

Les événements, en se précipitant, ne lui avaient pas donné le temps de faire comprendre à l'aimée que pauvre ou riche, elle serait toujours la fiancée de son coeur.

La lettre partie, il se mit à compter les jours. Enfin, le miracle s'était accompli, Marcelle avait répondu.

Des semaines s'écoulèrent encore durant lesquelles tout fut dit, tout fut expliqué, du moins en ce qui concernait le pauvre amoureux. Marcelle ne pouvait plus douter de l'amour du jeune homme, qui avait tout sacrifié afin de pouvoir lui offrir son existence. Pourtant, elle hésitait encore. Ce secret qu'elle gardait au fond de son coeur lui pesait. Sa délicate pitié se refusait à faire connaître au fils quel rôle avait joué sa mère dans cette sordide comédie.

Enfin, Didier, désespérant de la convaincre, découvrit le seul argument qui pouvait agir sur elle.

« Si vous ne consentez pas à venir jusqu'à moi, à partager toute mon existence, j'abandonne tout, je reviens en France ! Pauvre et démuni, il me sera impossible de vous demander de partager ma misère, mais je vous verrai, je respirerai le même air que respire mon amour ! »

Elle avait répondu : « Je viens », tout en sollicitant encore un délai.

Ce qu'ignorait Didier, tandis qu'il se consumait dans ces derniers jours d'attente, les plus pénibles certainement, c'est que la vaillante fille avait dû, sou à sou, économiser le prix de son passage et celui de Mélanie, qui se refusait obstinément à se séparer de sa « petiote », même si celle-ci comptait l'emmener « chez les sauvages ».

CHAPITRE VIII

« Maître, le boy a apporté ça pour toi. La congaï tendait sur un plateau de laque le mince rectangle de papier. C'était le radiogramme expédié de Colombo, la dernière escale avant le débarquement à Saïgon.

Le coeur du jeune homme s'était mis à battre délicieusement. Désormais, il ne compterait plus que les journées, mais ces jours formeraient encore une déprimante attente.

Le premier, quand il fut permis aux canots d'aborder le grand transat, Didier gravit l'échelle de la coupée, s'élança sur le pont, où se pressait la foule affairée des voyageurs, comme grisée par l'arrivée après les semaines passées entre ciel et eau. L'amour fait des miracles, car il conduisit le jeune homme près de celle qu'il cherchait. Deux appels se croisèrent et, bientôt, entre les bras ouverts de Didier, Marcelle, toute rose d'émotion, se blottissait comme un asile où le malheur ne pourrait plus l'attendre.

Ils ne parlaient pas. Quels mots auraient pu exprimer ce qui se passait dans ces deux coeurs que rien n'avait désunis ?

En attendant l'accomplissement des formalités préludant au mariage le jeune avocat avait retenu, pour les voyageuses, une chambre confortable dans le meilleur hôtel de Saïgon.

Chaque jour, au volant de sa petite auto, il venait chercher Marcelle afin de la conduire dans le bungalow un peu isolé qu'il avait loué pour y bâtir leur nid. Avec quelle tendresse avait-il déjà surveillé l'aménagement, après avoir choisi meubles et tentures tels qu'ils pouvaient plaire à la jeune fille, dont il connaissait si bien les goûts. Dans le jardin, qu'une épaisse haie de bambous séparait du reste du monde, des fleurs éclatantes s'épanouissent.

Accrochés aux piliers de bois qui soutenaient la véranda, les bougainvillées s'entremêlaient aux roses grimpantes. Deux massifs de flamboyants encadraient les marches qui conduisaient de l'habitation aux parterres. Partout des corolles somptueuses. L'odeur amère des mandariniers et des cédrats se mariait au parfum plus subtil des roses et des oeillets.

Sur les dalles de mosaïque, les pieds nus des indigènes glissaient silencieusement. Quand apparaissait leur future maîtresse, les servantes souriaient de toutes leurs dents noircies par le bétel.

Lorsque Didier n'était pas occupé auprès de Me Serrex, dont il était devenu le bras droit, ils s'attardaient tous deux jusqu'à l'heure plus fraîche où le soleil, disparu derrière un horizon vaporeux, laisse la place à la douce clarté des étoiles.

Assis côte à côte sur un banc de rotin, ils se tenaient seulement par la main, et le contact de leurs doigts les emplissait d'une joie profonde.

— Maëlle, questionnait Didier, crois-tu que tu pourras être heureuse ici ?

— Près de toi ! dit-elle sur un ton de doux reproche.

— Il y aura peut-être des dangers à courir.

— Notre amour nous protégera.

Mais il insista encore :

— Tu ne regrettes rien ?

Elle comprit sa pensée secrète :

— Rien, et puis, vois-tu, j'ai réfléchi. Tout est mieux ainsi. Au fond, tante Alberte avait été un peu injuste envers les siens.

— Que veux-tu dire, chérie ?

— De tous ces biens, elle aurait dû faire deux parts : une pour ses plus proches parents, l'autre...

— Pour toi ! Pourquoi t'être dépouillée entièrement ?

— Parce que le testament de marraine était formel. Pour avoir ta fortune, il fallait que j'aie aussi l'amour. Maintenant tout est bien. Sur l'héritage de la pauvre tante, j'ai recueilli la part la plus belle.

Il avait compris, mais, par jeu, voulut la forcer à prononcer le mot qui l'enchantait.

— Et quelle est cette part, Maëlle chérie ?

— Ton amour, mon Didier.

— Oh ! alors, il n'était pas besoin de testament pour te faire don de ce qui t'appartenait depuis si longtemps, car c'est bien du jour de notre première rencontre, chérie, que cet amour est entré en moi.

Ils ne parlèrent plus, mais leurs fronts inclinés se touchaient et leurs lèvres s'étaient unies.

ROGER DELVART.

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie! Délaissée!

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG.,
Case postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.

Pour le Canada seulement

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

MARK STEVENS a été chaleureusement accueilli par ses compatriotes, lorsqu'il s'est présenté sur la scène du *Séville*. Il nous reviendra prochainement dans un film maritime : *Mutiny*.

Françoise Arnoul et Jean-Claude Pascal, futur "couple idéal" ?

Françoise Arnoul et Jean-Claude Pascal ont reçu ensemble un très beau cadeau. Ils ont été engagés pour être les héros du film que Ralph Habib a entrepris en janvier et qui s'intitule *La Forêt de l'Adieu*.

Il est amusant de noter que Françoise et Jean-Claude, qui sont parmi les plus populaires jeunes vedettes du cinéma français, rêvaient depuis plus d'un an de jouer ensemble. Mais s'ils tournèrent chacun trois films l'an dernier, ce ne furent pas les mêmes. *La Forêt de l'Adieu* leur permettra, sans doute, de former un de ces couples idéals comme le public les aime. En attendant, on revoit Françoise dans *Le Désir et l'Amour*, *La Plus Belle Fille du Monde* et *Mammy*. Et on découvrira enfin Jean-Claude dans *Ils Etaient Cinq*, *Un Grand Patron*, *Le Jugement de Dieu et Quatre Roses Rouges* (tourné en Italie)... Une jolie performance réalisée en si peu de mois par ces deux jeunes vedettes qui, infatigables, trouvent maintenant une occasion commune de prolonger leur succès.

•

Geneviève Guitry, producteur de films

Geneviève Guitry a fait ses adieux au public parisien. Elle doit commencer une nouvelle carrière à Londres, où la Télévision veut faire d'elle sa vedette 1952. Aussitôt après, elle partira pour le Canada, les Etats-Unis et l'Amérique du Sud.

L'interprète de *Monsieur Victor*, *Remontons les Champs-Elysées*, *Donne-moi tes Yeux*, etc. revient au cinéma, mais de l'autre côté de la caméra, Geneviève Guitry est maintenant producteur de films... à Tanger. Elle doit aussi faire un film en Italie en septembre 1952.

•

Michel Simon

Michel Simon sort peu. Il a trop de projets — huit films, paraît-il, pour cette année seulement ! — et, d'autre part, il n'aime pas ça. Il a tenu pourtant à aller applaudir son compatriote Grock. (Il est aussi le compatriote de Calvin, mais cela n'a aucun rapport.) A soixante-douze ans, Grock tient la gageure de demeurer en piste — c'est le mot, puisqu'il s'agit de celle de Médrano — pendant cinquante minutes. Michel Simon n'a détourné son attention du vieux clown qu'une seule fois. La raison en est une personne à peine voilée de gaze bleue, Violette Schmidt. Maintenant, Michel Simon s'apprête à tourner *Nous n'irons pas au Ciel*, ce qui est la moindre des choses quand on a été le héros de *La Beauté du Diable*. Puis ce sera le tour du *Marquis de la Dèche*, qu'Hervé Bromberger prépare à son intention, d'après le roman de Roland Dorgelès, *Le Château des Brouillards*.

•

René Clair donnera prochainement le premier tour de manivelle de son nouveau film dont le titre définitif est *Les Belles de Nuit*.

LA VIE DE RAYMOND ROULEAU

Raymond Rouleau naquit à Bruxelles, le 4 juin 1908. Il essaya plusieurs métiers qui ne lui plurent qu'à demi. Entre-temps, il avait pourtant appris le piano et sentait s'éveiller une vocation théâtrale. A peine âgé de 14 ans il montait pour ses camarades des drames guerriers dans le jardin de sa mère et, un an plus tard, il entrait au Conservatoire Royal de Musique et d'Art théâtral de Bruxelles. Il en sortit avec quatre premiers prix. Mais tandis qu'il étudiait au Conservatoire, il parvint déjà à se faire engager au Théâtre du Marais, célèbre théâtre de Bruxelles. Il y monte lui-même *Un bout de fil en quatre*, de Stève Passeur. Il y joue tout le répertoire classique et parallèlement crée une troupe *Le Groupe libre* qui présente des spectacles d'avant-garde.

Stève Passeur avait parlé de Paris à Raymond Rouleau. Le jeune acteur y fit une première visite au cours de laquelle il fut présenté à Charles Dullin, qui lui proposa un engagement. Raymond Rouleau resta avec Charles Dullin quatre ans, interprétant Achard, Salacrou, Romain, Pirandello. Toujours attiré par les entreprises difficiles, il participe aux spectacles surréalistes du Théâtre Alfred-Jarry, avec Antonin Artaud.

Charles Dullin accueille la première pièce écrite par le comédien metteur en scène qui rêve aussi d'être acteur dramatique. Mais *L'admirable visite* est un four... Raymond Rouleau se laisse alors tenter par la proposition que lui fait le directeur du Théâtre du Marais de prendre la direction de cette scène à sa place. Il y

Coupon d'abonnement LE FILM

Canada et Etats-Unis

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon de Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement.)

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

reste deux ans, forme une troupe cohérente, découvre une pièce qui l'enthousiasme : *Le mal de la Jeunesse*, et emmène toute son équipe à Paris pour monter cette pièce au Théâtre de l'Oeuvre. Ce ne fut pas sans peine, mais ce fut un triomphe.

Raymond Rouleau était désormais sur la voie du succès. Il joua quantités de pièces dans les théâtres les plus divers. Bientôt, il débute au cinéma dans un film surréaliste qu'il réalise lui-même et qui ne fut jamais projeté. Puis il tourne à Bruxelles, à Londres, à Paris où sa double carrière devait définitivement s'affirmer.

Parmi ses films les plus importants, on peut citer : *La femme nue, Volga en flammes, Trois six neuf, Le Messager, L'affaire Lafarge, Conflits, Coups de feu, L'Esclave blanche, L'Assassinat du Père Noël, Mademoiselle Bonaparte, Dernier Atout, L'honorable Catherine, Le Secret de Mme Clapain, L'Aventure est au Coin de la Rue, Falbalas, Le Couple idéal, Vertiges, l'Aventure commence Demain.*

Ces dernières années, il a tourné *Dernier Refuge, Une Grande Fille toute Simple, L'Inconnu d'un Soir, Mission à Tanger, Méfiez-vous des Blondes.*

Il vient de tourner, pour les Films Modernes, *Tapage nocturne*, distribué par Columbia.

Sophie Desmarets, la grande vedette du cinéma français, fait aussi du théâtre. On la voit ici, au Théâtre de Paris, dans "Le Sabre de Mon Père", de Roger Vitrac. Photo S.F.T.

LE JOURNAL D'UN CURE DE CAMPAGNE

[*Suite de la page* 15]

de. Et pourtant, malgré son incapacité, son inexpérience, le curé tentera l'impossible pour sauver ceux dont il a la charge devant Dieu. Chantal s'enferme dans son orgueil, mais après un entretien dramatique, il a ramené la Comtesse à la résignation et à la foi, il lui a fait retrouver le chemin du bonheur par le pardon. Mais personne ne saura cette victoire ; sinon Dieu...

Et qui croirait capable le pauvre prêtre ? Qui l'en jugerait digne ? Depuis que l'on sait qu'il ne se nourrit guère que de pain et de vin sucré, le curé d'Ambricourt passe pour un ivrogne. Ses malaises sont devenus intolérables. Le courage s'en va de lui et il tremble que la foi elle-même ne le quitte.

La mort de la comtesse, peu de temps après sa visite, lui a valu d'être chassé du château par le Comte, comme s'il était cause de cette mort...A quoi bon dire qu'il l'a sauvée pour l'Eternité ?

A travers le mépris qui l'entoure, seul peut-être le curé de Torcy l'a jugé avec amitié, s'il ne l'a pleinement compris. « Tu es un fameux petit prêtre quand même... » lui a-t-il dit un jour...

A Lille, où il s'est décidé à aller consulter un spécialiste, le curé d'Ambricourt a appris qu'il avait un cancer à l'estomac. N'ayant pu reprendre son train ce jour-là, il a rendu visite à un ancien condisciple du séminaire, et c'est là qu'il est mort sans même avoir pu recevoir les sacrements de l'Eglise...Mais c'était sans doute sa dernière épreuve, « et qu'est-ce que cela fait ? » a-t-il dit en mourant, « puisque tout est grâce... »

CONFIDENCES

J'aimerais beaucoup célébrer le printemps, comme disent les poètes. Mais si j'essaie de me reporter à ces derniers printemps, il faut avouer que la plupart d'entre eux, je les ai passés sur les plateaux de cinéma ou sur des scènes de théâtres. Le printemps 1951 est même associé pour moi à un souvenir qui n'est pas très « de saison » puisque c'est un souvenir de neige... dans *La Neige était Sale.*

Pourtant personne n'aime plus que moi le vrai printemps, le vrai soleil, les vraies couleurs. Il faudrait avoir le temps de vivre un printemps pour le printemps : mais c'est encore une occupation supplémentaire, dans une vie déjà surchargée, que de trouver des loisirs et de pouvoir en profiter...

Un des printemps les plus authentiques dont je me souvienne est peut-être celui de 1942.

C'était le moment des bombardements à Paris. Je voudrais mettre Françoise et les enfants à l'abri et j'ai fini par trouver une petite ferme dans la Beauce, pas trop loin, à 70 kilomètres exactement.

Telle qu'elle était, la petite ferme n'était pas ce qu'on peut appeler hospitalière. Il y avait des chardons de 2 mètres et des tessons de bouteilles à chaque pas. Mais après quelques jours d'effort, quand on se fut débarrassé des uns et des autres, on a commencé à respirer le printemps.

C'est même dans cette petite ferme de la Beauce que j'ai trouvé mes plus grandes joies de peintre. Mais — c'est un mot que je répète et que je suis obligé de me répéter à moi-même — le mot que Granval me disait un jour : — La peinture c'est comme l'opium, une drogue merveilleuse. Mais on ne peut pas peindre en amateur. On doit, pour mériter d'être un peintre, être pris, choisir la peinture, et rien d'autre avec.

On pourrait dire cela aussi pour la musique.

Il est évident qu'une vie ne suffit pas...

C'est pourtant dans ma petite ferme que je prends le plus volontiers ma palette et mes pinceaux. A Paris, lorsque cela m'arrive, je fais du portrait. A la campagne, des natures mortes. Je peins ce que je vois, et ce qui ajoute à mon plaisir c'est que mon fils Philippe fait à côté de moi ses premières toiles. Il suit son instinct et il peint avec une sensibilité que je trouve remarquable. On n'a pas de meilleur maître que cet instinct, surtout quand on a onze ans. C'est une peinture très spontanée aussi fraîche que la nature de cette Beauce au printemps.

Il y a aussi, à proximité de la ferme, un étang (qui appartient maintenant au Président de la République) dans lequel je pêche le brochet. J'adore la pêche au lancer et, de l'étang du Président de la République. Il m'est arrivé de ramener de fameuses pièces. Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas d'une pêche assise, d'un état d'attente, mais de la pêche sportive qui demande de la ruse et de l'adresse. Les souvenirs de pêche (ceux d'Autriche quand je pêchais la truite avec le général Béthouard, par exemple) comptent parmi mes meilleurs souvenirs.

Tout cela pour vous dire que, depuis dix ans l'année prochaine, lorsque je n'ai pas vu naître le printemps dans la petite ferme de la Beauce (avec Françoise, Phi-

LE FILM, MAGAZINE DE CINEMA, SOUS UN FORMAT PLUS PRATIQUE

A compter du numéro de MAI prochain, *Le Film,* le plus ancien et le plus populaire de tous les magazines de cinéma canadiens, sera présenté sous *format de poche.*

Nos lecteurs et lectrices réclament cette innovation depuis longtemps et nous sommes heureux de pouvoir enfin accéder à leur demande.

Le Film aura 56 pages et contiendra, malgré ses dimensions réduites, plus de *photos* et de *texte* que le magazine actuel.

Il comprendra, comme par le passé, un joli *roman d'amour* complet.

Et son prix reste le même : 10 cents l'exemplaire.

Le Film, comme Le Samedi et La Revue Populaire, est la propriété de Poirier, Bessette & Cie, Limitée, — la plus vieille maison d'édition de magazines du Canada français.

LE FILM, 975-985, rue de Bullion,
Tél. : PL. 9637 Montréal

TARIF D'ABONNEMENT aux TROIS MAGAZINES

REMPLISSEZ CE COUPON SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT:—Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

VOIR NOTRE ANNONCE EN PAGE 44

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT SOIXANTE-QUINZE

HORIZONTALEMENT

1—Celui qui annonce les programmes à la radio. — Partie d'une casquette qui abrite le front et les yeux.

2—Les différentes parties d'une habitation. — Nom de notre vedette.

3—Bruit, tapage. — Cicatrice saillante d'un os fracturé. — Humaniste français, né à Reims.

4—Chef-lieu de canton (Corse). — Prénom de notre vedette. — Ensemença.

5—Saison. — Petits cubes.

6—Etui de métal pour protéger le doigt. — Pronom indéfini. — En les. — Consonnes de *ruse*.

7—Adresse. — Petite enclume portative.

8—Genre de graminées. — Le même en nature.

9—Mot arabe qui signifie *source*. — Qualification, titre.

10—Ile de l'Atlantique. — Conjonction copulative. — S'emploie dans l'intimité. — Pronom.

11—Préfixe qui signifie *huit*. — Portion qui revient à chaque personne.

12—Préparé par la cuisson. — On en trouve au moins un dans chaque foyer. — Rend service.

13—Langue spéciale aux gueux. — Funeste. — Réunion de personnes qui professent la même doctrine.

14—Sorte de mouette. — Etre tenu de payer.

15—Le dernier service d'un repas. — Amenés de nouveau.

VERTICALEMENT

1—Cours d'eau de l'Inde, l'une des cinq rivières du Pendjab. — Chevreuil mâle.

2—Quiconque s'enrichit en pillant. — Lieu destiné à loger les mulets.

3—Applique sur un métal oxydable une couche d'étain. — Gros oiseau. — Partie du végétal qui s'élève de la terre. (pl.).

4—Embarras, ennui. — Débauche de table. — Exprime l'universalité.

5—Division administrative au Japon. — Bon accord. — De l'alphabet russe.

6—Du verbe être. — Terminaison d'infinitif.

7—Cela. — Avant-midi (abr.).

8—A travers. — Dommages.

9—Mesure itinéraire chinoise. — Lui.

10—Quatre. — Particule qui donne plus de force à l'affirmation.

11—Possessif. — Pièce du ressort d'un fusil. — Fils de Noé.

12—Nom poétique de l'arc-en-ciel. — Fécule qu'on retire de la moelle des sagoutiers. — Liquide nourricier.

13—Fils d'Edouard l'Ancien. — Type représentatif des Etats-Unis. — Enseignement.

14—Astronome danois, né à Aarhus. — Issue.

15—Amoncelé. — Chiens d'arrêt.

LA VEDETTE, AMIE DU SOLDAT

[*Suite de la page 5*]

Sans autre rémunération, dans la plupart des cas, que celle de la joie de *donner*, vous les voyez, à tour de rôle, depuis les quelque douze ans que les hommes s'entretuent dans tous les coins de pays où retentissent l'écho des bombardements et les cris des blessés, descendre des avions, peindre la vie en rose sur des scènes improvisées, et chevaucher ainsi au firmament, vraies étoiles dont la lueur illumine un instant les traits fatigués ou souffrants des soldats.

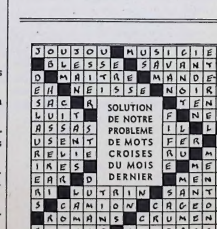
C'est, en un mot, l'histoire du monde qui se répète sur une plus vaste échelle, avec les moyens progressifs du vingtième siècle. Tous héros de guerre, ces soldats d'arrière-garde, tels les approvisionneurs des banques de sang, ouvrant leurs veines au profit des blessés.

En 1951, me dit le président George Murphy, de Hollywood Coordinating Committee, me donnant un résumé des activités des artistes de l'industrie cinématographique, aussi bien outre-mer que dans les camps et hôpitaux américains, les *volontaires* artistes ont fourni un total de 2,931 représentations. Ceci réparti en prélèvements de fonds à la radio au bénéfice d'institutions humanitaires, "Cancer", "Aid", "Care", à part 334 représentations à la radio, pour ces dernières causes et au profit des armées. Tout cela à titre gracieux. Sans compter les multiples dons individuels, dont il n'est jamais fait mention.

Depuis 1941, cette organisation purement charitable a préparé et donné près de 68,000 représentations personnelles, et plus de 6,000 émissions radiophoniques, à part 11,905 contributions ou programmes au service des Emprunts de Guerre.

Voilà pourquoi il ne me semble pas exagéré de donner à ces artistes le titre de « *Soldats d'arrière-garde* ».

Dans *The Blue Veil* Jane Wyman joue le rôle de Louise Mason, jeune fille, puis, ce qu'elle a trouvé beaucoup plus difficile, Louise à 70 ans. Jane a si bien réussi ces deux interprétations que l'on parle d'elle comme candidate à l'*Oscar*.



Notes Printanières

No 8461 — Robe pour dames ou jeunes filles. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 16 : 5⅛ v. en 39", 4 v. en 54". Tissu contrastant : ⅝ v. en 35" ou 39". Prix 50¢

No 8455 — Robe et manteau pour dames ou jeunes filles. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 14 : Robe : 3⅛ v. en 39", 2¾ v. en 44", 2½ v. en 54". Manteau : 4⅝ v. en 39", 4 v. en 44", 3⅝ v. en 54". Prix 50¢

No 8358 — Robe et jaquette pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 4½ v. en 39", 4⅛ v. en 44", 3½ v. en 54". Prix 50¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns Co. 74 Yorkville avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison avenue, New York, N. Y.

M J J ASSELIN
6743 ST DENIS
VILLE
AVS?-R-17316

La lecture au foyer

Après le repas du soir, au foyer, la vie s'organise paisiblement : maman fait la vaisselle tout en écoutant ses programmes préférés, les enfants font leurs devoirs et apprennent leurs leçons pendant que papa travaille peut-être à son établi, dans la cave. Mais, vers le coup de huit heures, chacun éprouve le besoin d'une silencieuse évasion par la lecture et c'est pourquoi dans le foyer où l'on a eu la précaution de s'abonner à nos trois grands magazines :

LE SAMEDI ❖ LA REVUE POPULAIRE ❖ LE FILM

chacun est assuré d'y trouver son profit. Papa et ses enfants lisent LE SAMEDI. Maman et grande soeur, à tour de rôle, sont heureuses de se concentrer dans LA REVUE POPULAIRE, en attendant patiemment de pouvoir mettre la main sur LE SAMEDI. Comme tous et chacun sont ou des fervents cinéphiles ou des radiophiles, LE FILM constitue un heureux complément à toute cette littérature familiale. De sorte qu'on peut bien dire : "Heureux les foyers où l'on lit", et dans le même ordre d'idées, on peut ajouter : "Doublement heureux les foyers qui ont eu la bonne idée de s'abonner à nos trois grandes publications : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Rien n'est plus simple et moins onéreux : vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement à l'intérieur.

VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, RUE DE BULLION MONTREAL 18, P.Q.